

# LES JARDINS PERDUS DE ROUDA

Une collaboration entre l'Université  
Savoie Mont Blanc et l'Università degli studi  
di Modena e Reggio Emilia



2026

PROJET ÉDITORIAL



# LES JARDINS PERDUS

DE ROUDA UNIVERSITÉ SAVOIE MONT BLANC & UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI  
MODENA E REGGIO EMILIA



# ROUDA

Les Jardins perdus

Deux frères face à  
l'extrême droite

SOMMAIRE

<b>ÉDITORIAL</b>	<b>1-3</b>
<b>EDITORIALE</b>	<b>4-6</b>
<b>ENTRETIEN AVEC CARLO STASOLLA : AU DELÀ DES PÉRIPHÉRIES, VOIX ET RÉALITÉS INVISIBLES</b>	<b>7-20</b>
<b>INTERVISTA A CARLO STASSOLA : OLTRE LE PERIFIE, VOCI E REALTÀ INVISIBILI</b>	<b>21-29</b>
<b>"LES JARDINS PERDUS" P. 18</b>	<b>30-33</b>
<b>"LES JARDINS PERDUS" P. 22-24</b>	<b>34-37</b>
<b>"LES JARDINS PERDUS" P. 26-27</b>	<b>38-43</b>
<b>"LES JARDINS PERDUS" P. 84-86</b>	<b>44-52</b>
<b>"LES JARDINS PERDUS" P. 123-124</b>	<b>53-56</b>

Chambéry, par un groupe d'étudiants de l'Université Savoie Mont Blanc et de l'Université de Modène et Reggio Emilia, dans le but de valoriser le potentiel de ce travail a été réalisé, en collaboration avec le Festival du Premier Roman de

Università di Modena e Reggio Emilia, dans le but de valoriser le potentiel

Nous vous offrons une immersion dans une réalité souvent ignorée et stigmatisée à une époque où la politique se fait l'écho d'un sentiment collectif, faussé par la peur et la volonté de se créer un ennemi commun. Ce livret s'inscrit en tant qu'acte de résistance culturelle, un appel à l'unité, une invitation à dépasser les préjugés pour redécouvrir l'autre, en lui redonnant la parole et sa dignité.

Les problèmes sociaux et politiques ne sont plus isolés mais mondiaux. Dans une société interconnectée, aucun événement ne reste confiné. Les défis d'une nation deviennent inévitablement les dilemmes de la communauté mondiale. Notre objectif est aussi d'agir dans une optique de prévention, en fournissant les instruments pour reconnaître les fake news avant qu'elles ne puissent influencer l'opinion publique. Dans le livre de Rouda, on perçoit clairement la stratégie utilisée par l'extrême droite pour attirer de nouveaux partisans, celle qui consiste, par le biais de publications sur les réseaux sociaux, à partager des vidéos hors contexte et à diffuser de fausses informations, dans le but de choquer, de susciter la colère, la peur et un sentiment d'insécurité.

Les banlieues ne doivent pas être mises à l'écart, elles constituent une part essentielle des villes. Les grandes métropoles mondiales, comme Paris et Rome, sont connues pour leurs vastes périphéries, qui accueillent souvent beaucoup plus d'habitants comparé au centre historique. Ces zones ont une structure particulière, car elles se sont construites en opposition au centre. Il se forme ainsi un phénomène de « double villes », dans lequel le développement économique, culturel et politique entre le centre-ville et la banlieue s'effectue à une vitesse différente, générant de profondes inégalités.



La périphérie est devenue le terrain d'importants défis socio-politiques, qui s'expliquent par le fait qu'elles accueillent une population toujours plus précaire et ancienne. Un phénomène causé par l'augmentation des prix immobiliers dans les centres urbains, qui poussent les habitants vers l'extérieur. Les banlieues sont également un espace géographique avec une population extrêmement hétérogène. Des jeunes immigrants, aux mères célibataires avec des enfants, jusqu'au retraités qui vivent de manière isolée. Cette diversité de besoins rend difficile un développement équitable. La situation est aggravée par le fait que ces zones sont souvent oubliées par les politiques publiques.

Pour répondre à ces problématiques, divers mouvements civils se sont développés dans les périphéries. Des projets de promotion culturelle, comme par exemple le projet de l'association 21 luglio, basée à Rome, qui a réhabilité une grange, la transformant en un centre socio-culturel et offrant un espace sécurisé pour les individus et dans lequel le dialogue est encouragé.

Mais là où le dialogue ne suffit pas, le risque est celui d'une fracture sociale. L'intrigue du roman de Rouda explore justement ce côté obscur, autour du processus de radicalisation dans les banlieues françaises. A travers l'histoire de la famille Chevallier, l'auteur explique les facteurs poussant les habitants de ces zones à se tourner vers l'extrême droite ou vers des groupes violents.

La raison principale réside dans l'exclusion ; la périphérie est abandonnée par l'Etat qui investit peu dans l'éducation, la culture ou encore les services publics. Les institutions réagissent trop souvent par des mesures purement d'urgence, sans vision long terme qui pourrait offrir des perspectives plus concrètes et des solutions structurelles afin d'améliorer la vie des habitants. En conséquence, les périphéries se caractérisent par des emplois précaires ou mal rémunérés, un taux de chômage très élevé, un environnement dégradé et peu d'opportunités pour améliorer ses conditions de vie. A cela s'ajoutent les stéréotypes sur la criminalité et la violence qui stigmatisent encore plus les populations. Celles-ci sont décrites comme les « ennemies » de la société. Cela suscite ainsi un sentiment d'infériorité et entraîne par conséquent un sentiment de dévalorisation.

Le recours à l'extrême droite de la part de nombreux habitants des périphéries naît d'un profond sentiment de rejet et de la nécessité d'appartenir à une communauté clairement définie. Comme l'a si bien fait remarquer Carlo Stassola lors de l'interview que nous avons eu l'opportunité d'avoir avec lui : « Un parti qui promet de mettre de l'ordre te donne l'espoir de trouver ta place. »

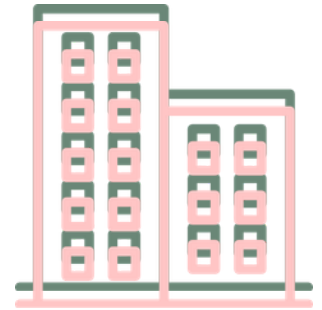
Ce phénomène est alimenté par le désengagement de l'État dans les infrastructures éducatives, qui prive les citoyens d'une éducation et des outils critiques leur permettant de décrypter la complexité des programmes politiques. Dans ce vide culturel, les discours populistes et simplistes du parti d'extrême droite deviennent un refuge social, permettent de « remettre de l'ordre » et créent un sentiment d'appartenance. L'absence de l'État dans les banlieues explique la méfiance à l'égard des institutions et de la démocratie. L'extrême droite se présente alors comme la solution « anti-système » idéale, avec une identité sociale forte et valorisante qui désigne clairement les « responsables » des problèmes, y compris les institutions.

Idi Chambéry, da un collettivo di studenti dell'Université Savoie Mont Blanc e  
Il presente lavoro è stato realizzato, in collaborazione con il Festival del Primo Romanzo  
dall'Ateneo di Modena e Reggio Emilia, con l'obiettivo di valorizzare il potenziale

Vi offriamo un'immersione in una realtà spesso ignorata e stigmatizzata. In un'epoca in cui la politica si fa interprete di un sentimento collettivo, distorto dalla paura e dalla volontà di creare un nemico comune. Questo libretto si pone come un atto di resistenza culturale, un richiamo all'unità, un invito a superare il pregiudizio per riscoprire l'altro, restituendogli voce e dignità.

I problemi sociali e politici non sono più isolati ma globali. In una società interconnessa, nessun evento rimane confinato. Le sfide di una nazione diventano inevitabilmente i dilemmi della collettività planetaria. Il nostro scopo è anche quello di agire in un'ottica di prevenzione, fornendo gli strumenti per riconoscere le fake news prima che possano influenzare l'opinione pubblica. Nel libro di Rouda, si percepisce bene la strategia spesso usata dall'estrema destra per attirare nuovi sostenitori, quella che attraverso pubblicazioni sui social media, condivide video fuori contesto, diffonde false informazioni; per scioccare, generare rabbia, paura e un sentimento d'insicurezza.

Le periferie non devono essere messe da parte, sono una parte essenziale delle città. Le grandi metropoli mondiali, come Parigi o Roma, sono conosciute per le loro vaste periferie, che spesso accolgono molti più abitanti rispetto al centro storico. Queste aree hanno una struttura particolare, poiché si sono costruite in opposizione al centro. Si crea così il fenomeno della "doppia città", in cui lo sviluppo economico, culturale e politico tra il nucleo urbano e la zona suburbana procede a velocità diverse, generando profonde disuguaglianze.



La periferia è diventata il palcoscenico di importanti sfide socio-politiche che si spiegano col fatto che sono proprio le periferie ad accogliere una popolazione sempre più precaria e anziana. Un fenomeno dovuto all'aumento dei prezzi dell'immobiliare nei centri urbani, che spinge gli abitanti verso l'esterno. Le periferie sono anche uno spazio geografico con una popolazione estremamente eterogenea. Dai giovani immigrati, alle madri single con figli, fino ai pensionati che vivono in condizioni di isolamento. Questa diversità dei bisogni rende complesso uno sviluppo equo. Situazione aggravata dal fatto che queste zone sono spesso dimenticate dalle politiche pubbliche.

Per rispondere a queste problematiche, vari movimenti civili si sono sviluppati nelle periferie. Progetti di promozione culturale, come per esempio il progetto dell'associazione 21 luglio a Roma, che ha riabilitato un Fienile, trasformandolo in un centro socio-culturale, con la volontà di offrire uno spazio sicuro per gli individui, e in cui incoraggiare il dialogo.

Ma laddove il dialogo non arriva, il rischio è la frattura sociale. La trama del romanzo di Rouda esplora proprio questo lato oscuro, attorno al processo di radicalizzazione nelle periferie francesi. Attraverso la storia della famiglia Chevallier, l'autore spiega i fattori che spingono gli abitanti di queste zone a volgersi verso l'estrema destra o verso gruppi violenti.

La causa principale risiede nell'esclusione; la periferia è abbandonata dallo Stato che investe poco nell'educazione, nella cultura e nei servizi pubblici. Le istituzioni rispondono troppo spesso con interventi unicamente emergenziali, senza una visione più a lungo termine che potrebbe offrire prospettive più concrete e soluzioni strutturali per migliorare la vita degli abitanti. Di conseguenza, le periferie si caratterizzano mediante il lavoro precario o mal retribuito, un tasso di disoccupazione molto elevato, un ambiente degradato e poche opportunità per migliorare le proprie condizioni di vita. A questi elementi si aggiungono gli stereotipi di criminalità e violenza che stigmatizzano ancora di più le popolazioni. Sono dipinti come i « nemici » della società. Così facendo le periferie vivono un sentimento di inferiorità e una sensazione di declassamento.

Il ricorso all'estrema destra da parte di molti abitanti delle periferie nasce da un profondo sentimento di rifiuto e dal bisogno di appartenere a una comunità chiaramente definita. Come ha lucidamente osservato Carlo Stassola durante l'intervista che abbiamo avuto l'opportunità di avere con lui: "Un partito che promette di mettere ordine, ti dà una speranza di trovare il tuo posto."

Questo fenomeno è alimentato dal disinvestimento dello Stato nelle infrastrutture educative, che priva i cittadini di istruzione e degli strumenti critici necessari per decodificare la complessità dei programmi politici. In questo vuoto culturale, i discorsi populistici e semplici del partito di estrema destra diventano un rifugio sociale, permettono di "mettere ordine" e creano un senso di appartenenza. L'assenza dello Stato nelle periferie spiega la sfiducia nei confronti delle istituzioni e della democrazia. L'estrema destra si presenta allora come la soluzione anti-sistema ideale, con un'identità sociale forte e gratificante che individua chiaramente i responsabili dei problemi, comprese le istituzioni.

## **Au-delà des périphéries : voix et réalités invisibles**

**Texte et entretien réalisés par Shakira Rhouddani, Faustine Chapuis et Alice Jussiaux**

“Un éclair, une révolution intérieure.” C’est avec ces mots que Carlo Stasolla, fondateur de l’Associazione 21 Luglio, raconte le moment décisif qui a changé sa vie et son regard sur le monde. Depuis, il a choisi de voir ceux que personne ne regarde, d’aller à la rencontre des invisibles et de comprendre leurs histoires.

Carolo Stasolla a choisi d’aller à contre-courant, poussé par quelque chose de profond, de viscéral. Il a décidé de vivre dans un camp rom, s’immergeant dans une réalité souvent ignorée et stigmatisée. C’est là qu’il a trouvé une famille, un sentiment d’appartenance, une terre.

C’est dans cette réalité vécue qu’est né son engagement. Ainsi, en 2010, il a fondé l’Associazione 21 Luglio avec l’objectif de venir en aide aux communautés les plus vulnérables, en particulier les populations roms, souvent exclues et stigmatisées, tout en promouvant l’inclusion sociale et les droits humains.

Notre objectif était d’aller au-delà du récit médiatique de la réalité des périphéries romaines pour la comprendre à travers un regard direct, sur le terrain. Le témoignage de Carlo Stasolla s’est imposé comme particulièrement significatif : une voix d’autorité, lucide et profondément engagée, capable de raconter de l’intérieur la complexité des camps roms et les dynamiques de la stigmatisation.

C’est dans cette prise de conscience que se développe la pensée de Carlo Stasolla. Un point de départ pour notre rencontre.

N.B. : L’entretien qui suit a été édité pour en favoriser la lisibilité, tout en respectant l’intégralité de la pensée de l’interviewé. La transcription initiale est disponible.

Carlo Stasolla raconte qu'à l'âge de 22 ans, après avoir lu un livre qui l'avait littéralement foudroyé – l'histoire d'un prêtre parti vivre parmi les Roms – il a mis le livre dans son sac et s'est installé dans un bidonville, où il est resté quatorze ans. C'est là qu'il s'est marié, c'est là que ses enfants sont nés. En 2010, pendant l'état d'urgence proclamé par le gouvernement Berlusconi à l'encontre des nomades, il fonde l'Associazione 21 Luglio, dont il est toujours président, avec pour objectif de défendre les droits des communautés roms vivant dans les camps.

Les résultats sont concrets : à la naissance de l'association, on comptait 260 camps roms en Italie, abritant 40 000 personnes. Aujourd'hui, ils ne sont plus que 98, et le nombre de résidents est descendu à 10 000. La difficulté la plus grande pour ceux qui vivent dans ces lieux, explique Stasolla, n'est pas seulement matérielle. Avant d'être un espace physique, le camp – tout comme la périphérie extrême – est un espace mental qui n'ouvre pas l'esprit, qui ne permet pas de se sentir inclus, de rencontrer l'autre, ni de se sentir citoyen. Ce qui pèse le plus, c'est d'avoir une citoyenneté amputée : non seulement l'absence de documents ou de certificats de résidence, mais surtout la dimension immatérielle – comment les autres vous regardent, comment on se sent jugé. C'est le stigmate, rappelle-t-il, le fardeau le plus difficile à porter. Un paradoxe émerge, que Stasolla n'a pas de mal à expliquer : dans les périphéries et les camps, ceux qui peuvent voter tendent à le faire pour la droite. La marginalité, c'est se sentir à l'écart, et la droite promet de mettre de l'ordre, d'arranger les choses. Pour ceux qui se sentent en marge, un parti qui offre l'espoir de trouver sa place exerce un attrait tout à fait compréhensible. Ce n'est pas de l'idéologie, c'est le besoin d'appartenir à quelque chose. À cela s'ajoute un niveau de scolarisation très faible, qui rend difficile l'élaboration de discours complexes : les messages les plus directs trouvent plus facilement leur place. Chaque société, observe Stasolla, a besoin de construire son propre ennemi. La construction et le maintien des périphéries est directement liée à ce besoin. Les périphéries extrêmes existent tant que la société a peur. Lorsque l'attention collective se déplace – vers une pandémie, vers un conflit international – le stigmate pesant sur les communautés locales se relâche, et l'espace pour le changement s'ouvre. Ce n'est pas la pauvreté en elle-même qui produit la radicalisation, mais la privation d'identité, de reconnaissance, de pleine citoyenneté.

Quand on lui demande ce qui le motive à continuer après tant d'années, Stasolla répond simplement : il sait qu'il est à sa place. Chacun s'épanouit là où il doit s'épanouir, dit-il, et il a trouvé sa place lorsqu'il est allé vivre dans les camps. Il n'a rien à prouver à personne. La plénitude de faire ce qui est juste, à la bonne place, lui suffit.

Et il ajoute une dernière anecdote qui vaut mieux que n'importe quelle analyse : le livre qui à 22 ans l'avait convaincu d'aller vivre dans les bidonvilles – ce même livre qu'il portait toujours avec lui – parlait, sans qu'il le sache, de la famille de celle qui allait devenir sa femme. "Dans la vie, les questions te rattrapent, et les réponses aussi", conclut-il. "Il faut souvent regarder en arrière."

**Le groupe** : Buongiorno, piacere! Carlo Stasolla : Buongiorno!

**Shakira** : Merci beaucoup pour votre disponibilité. Nous voulions commencer par présenter un peu mieux notre projet, si vous êtes d'accord.

**Carlo Stasolla** : Oui, je commencerais par se tutoyer, c'est plus facile pour moi.

**Le groupe** : Ok, parfait !

**Faustine** : Donc, bonjour, ravie. Je m'appelle Faustine, l'une des étudiantes du groupe.

**Alice** : Je m'appelle Alice, ravie.

**Shakira** : Et moi, c'est Shakira.

**Faustine** : Nous vous remercions pour le temps que vous nous accordez pour notre interview. Nous sommes un groupe d'étudiantes de l'Université Savoie Mont Blanc, basée à Chambéry, inscrites en master Analyse des crises et action humanitaire. Notre cursus se concentre sur le monde des associations et des ONG, avec une attention particulière aux langues. Pour notre cours d'italien, nous travaillons pour le Festival du Premier Roman de Chambéry, organisé par une association qui s'appelle Lectures Plurielles. L'objectif du projet est de promouvoir le livre de Rouda, Les jardins perdus, qui traite de la radicalisation dans les banlieues françaises et en particulier chez les jeunes. Ce projet se déroule en collaboration con des étudiants de l'Université de Modène, qui s'occupent de la traduction d'une partie du livre. Nous avons étudié le thème de la radicalisation dans les banlieues en Italie, et en particulier à Rome. Nos recherches nous ont menées à analyser les actions sociales et associatives visant à promouvoir la périphérie romaine. Notre rôle est donc d'interviewer une association qui lutte activement contre la ségrégation — qui peut mener à la radicalisation — afin de mieux comprendre les défis et les difficultés qu'elle doit affronter. À travers nos recherches, nous avons trouvé votre association, qui a attiré notre attention avec le projet de transformer l'ancienne grange en un centre culturel proposant diverses activités.

**Shakira** : Pour commencer, nous avons fait quelques recherches et nous avons vu, si je ne me trompe pas, que c'est toi qui as fondé l'Association 21 Luglio ?

**Carlo Stasolla** : Oui, j'en suis le fondateur.

**Shakira** : Nous voulions savoir ce qui t'a poussé à créer cette association et quel est ton rôle en son sein.

**Carlo Stasolla** : Alors, l'Association 21 Luglio a son siège à la grange, mais son activité est à l'échelle nationale et se concentre sur le dépassement des camps roms – vous l'avez peut-être vu en visitant le site. Personnellement, à votre âge – je ne sais pas exactement, mais j'avais 22 ans – je suis allé vivre dans un bidonville. J'y suis resté 14 ans : c'est là que je me suis marié, c'est là que sont nés mes enfants, et je connais donc la réalité des camps roms de l'intérieur.

En 2010, qui a été la période la plus difficile pour les droits humains des Roms en Italie – avec l'état d'urgence nomades proclamé par Silvio Berlusconi –, est née l'Association 21 Luglio, dont je suis toujours le président. Une association qui se bat pour les droits des communautés roms vivant dans les camps. Jusqu'en 2018, nous avons lutté pour empêcher la construction de nouveaux camps, et en fait, depuis 2018, on n'en construit plus. À partir de 2018, nous avons travaillé pour soutenir les administrations à travers un modèle participatif que nous avons conçu pour dépasser les camps roms en Italie. Quand nous sommes nés en 2010, il y avait 260 camps roms et 40 000 personnes qui y vivaient. Aujourd'hui, les camps sont au nombre de 98 et les personnes présentes sont 10 000.

**Shakira** : Vous avez fait un travail énorme. Y a-t-il eu une aide concrète des institutions ?

**Carlo Stasolla** : Alors, jusqu'à il y a deux ans, pour garantir notre indépendance, nous avons établi dans nos statuts que nous ne pouvions pas accéder aux financements publics. Jusqu'en 2024, nous n'avons pris aucun argent public, mais seulement des fonds privés, surtout de l'étranger.

Puis, à partir de 2024, la ville de Rome a adopté intégralement notre modèle et nous a demandé de l'appliquer. À ce moment-là, nous avons modifié les statuts, et nous gérons actuellement le dépassement de certains camps romains, en plus d'autres camps répartis dans toute l'Italie. Dans certains cas, l'administration nous apporte son soutien, dans d'autres non. Cela dépend de la situation.

**Shakira** : Nous voulions aussi avoir des informations – car nous avons surtout étudié la façon dont les médias décrivent la situation – en particulier sur Tor Bella Monaca, où vous menez des actions. Tor Bella Monaca est décrite comme un lieu marginalisé, marqué par la criminalité, selon une vision vraiment très négative. Nous voulions comprendre comment y est réellement la vie quotidienne, comment vivent les gens.

**Carlo Stasolla** : Étant donné que, comme je le disais, nous travaillons surtout dans les camps, et que Tor Bella Monaca ne représente qu'une petite partie de notre travail, les dynamiques y sont pourtant les mêmes. C'est le stigmate qui pèse : quand le stigmate est là, tout est lu à travers ses lunettes, et la moindre action – de violence, de criminalité – est fortement amplifiée. Il y a donc le poids du stigmate vécu par les personnes. Il est clair aussi qu'il y a, de la part de la ville – et c'est vrai partout dans le monde –, la nécessité de se construire un ennemi, y compris au sein de la ville elle-même. La construction et le maintien des banlieues sont directement liés à cette nécessité. Les banlieues extrêmes existent tant que la société a peur et ressent le besoin d'un ennemi. Tout change quand cette peur diminue. Paradoxalement, avec le Covid, l'ennemi était la pandémie, et l'attention ainsi que l'hostilité envers les Roms se sont donc beaucoup relâchées. Ensuite, l'ennemi est devenu les Russes, puis les musulmans. Cette séquence a été favorable à notre travail, car l'attention sur les ennemis locaux s'est réduite, nous permettant de mieux travailler. Je le dis de manière très neutre : je ne souhaite pas de nouvelles guerres, mais je le constate comme un fait.

**Shakira** : Le fait qu'il y ait un nouvel ennemi vous a-t-il aidés pour les financements, ou vous a-t-il mis en difficulté ?

**Carlo Stasolla** : Non, concernant les financements, nous avons une approche très particulière. Par exemple, avec la course au réarmement, nous avons mené une recherche et exclu toutes les banques italiennes – environ 80 % – impliquées directement dans l'industrie de l'armement. Nous sommes très vigilants avec l'argent : avant de chercher des fonds, nous faisons une analyse précise et décidons à qui demander. C'est très limitant d'un côté, mais de l'autre, ceux qui nous financent ont tendance à augmenter leur contribution, car ils connaissent notre éthique. Nous travaillons sur des thèmes très inconfortables – les droits de l'homme, les Roms –, inconfortables aussi pour les financeurs. Nous avons peu de financeurs, mais ils sont très généreux.

**Shakira** : Merci. Pour en revenir aux habitants de ces camps : au quotidien, quelles sont les plus grandes difficultés ?

**Carlo Stasolla** : La grande difficulté, c'est de ne pas avoir une pleine citoyenneté, dans tous les sens du terme. Le camp, tout comme la banlieue extrême, est avant même d'être un espace physique, un espace mental qui ne t'ouvre pas l'esprit, qui ne te fait pas te sentir inclus, qui ne te permet pas de rencontrer l'autre ni de te sentir citoyen. Ce qui pèse le plus, c'est d'avoir une citoyenneté amputée, pas pleine : à la fois en termes pratiques – documents, certificats de résidence – mais aussi et surtout en termes immatériels : le regard que les autres portent sur toi, le sentiment d'être jugé. On en revient encore une fois au thème du stigmaté : ce qui pèse le plus, c'est le regard que l'autre pose sur toi.

**Shakira** : C'est vrai, car nous l'avons étudié principalement sous un autre angle : en France, la plus grande problématique concerne l'islam et la perception des Maghrébins. Nous trouvons intéressant de comparer ce phénomène avec le phénomène italien. Je voulais aussi te demander s'il émerge des phénomènes de radicalisation, peut-être vers des discours d'extrême droite.

**Carlo Stasolla** : L'extrême droite, tu veux dire à l'intérieur des camps ou à l'extérieur ?

**Shakira** : À l'intérieur des camps.

**Carlo Stasolla** : À l'intérieur des camps, ceux qui peuvent voter votent à droite.

**Shakira** : Comment peut-on expliquer cela ? C'est une situation un peu paradoxale.

**Carlo Stasolla** : Il n'y a pas une pleine conscience. La droite te garantit de prendre le dernier et d'en faire l'avant-dernier. Je généralise, évidemment, mais si on organisait des élections dans le camp avec un bureau de vote, je pense que c'est la droite qui gagnerait – la Ligue, surtout. Mais c'est plutôt un discours lié à la marginalité : être marginal signifie se sentir hors-jeu, pas à sa place. La droite promet de mettre de l'ordre, de régler les choses. En ce sens, pour quelqu'un qui se sent de trop, un parti qui promet de l'ordre offre l'espoir de trouver sa place.

**Shakira** : Oui, je comprends l'idée. C'est vrai que souvent, quand les gens ont une double identité — par exemple une part maghrébine et une part européenne, comme c'est mon cas — il y a des discours assez violents qui tendent à gommer l'une des deux identités pour ressentir une appartenance à un groupe.

**Carlo Stasolla** : Ici, dans les camps, il y a aussi une scolarisation extrêmement basse, donc les choses se simplifient beaucoup et les discours complexes ne trouvent pas d'écho. Très certainement, si on faisait un sondage, la droite l'emporterait largement

**Shakira** : Et dans vos actions – nous avons vu que vous avez réhabilité la grange – réussissez-vous à organiser des initiatives pour informer ou sensibiliser les gens ?

**Carlo Stasolla** : Jusqu'à il y a quelques années, nous avons une école de politique ouverte aux jeunes, un projet très ambitieux : des personnalités de haut profil sont venues, des gens qui n'étaient jamais allés à Tor Bella Monaca et qui en avaient toujours eu peur. Nous organisons beaucoup d'initiatives, mais nous ne les racontons pas toutes à l'extérieur. Ce que vous voyez sur les réseaux sociaux et sur le site n'est qu'une petite partie. La grange est un grand laboratoire d'expérimentation humaine et sociale, d'où nous tirons beaucoup de données.

**Shakira** : En effet, le travail visible sur le site est énorme, je n'imagine même pas ce qui n'est pas écrit.

**Carlo Stasolla** : Je vous assure que c'est une partie très limitée. Avez-vous lu L'Art de la guerre, le livre chinois écrit au troisième ou quatrième siècle avant Jésus-Christ ?

**Faustine** : Non, je ne l'ai pas lu, mais il est très célèbre.

**Carlo Stasolla** : Lisez-le, car il enseigne quelque chose de fondamental : celui qui fait de l'advocacy (du plaidoyer) – comme nous, qui poussons pour le changement – ne doit pas faire connaître ses stratégies à l'« ennemi », mais les sortir au bon moment. Ici aussi, à la grange, nous ne racontons pas toujours tout ce que nous faisons : au moment opportun, nous faisons émerger ce que nous voulons voir émerger.

**Shakira** : Cela me semble être une bonne stratégie. Nous avons aussi une question concernant les élections et le fait que Meloni soit actuellement au pouvoir : y a-t-il eu des changements avec son arrivée, ou pas ?

**Carlo Stasolla** : Non, car Meloni est l'expression de la pensée des Italiens, et celle-ci est restée constante. Ce n'est pas elle qui détermine la pensée en Italie : ce sont les Italiens qui l'ont fait émerger. De notre point de vue, il n'y a pas eu de grands changements, notamment parce que notre travail s'évalue beaucoup à l'échelle locale : nous cherchons à influencer sur les politiques urbaines gérées par les administrations locales. Nous collaborons indifféremment avec des administrations de droite et de gauche. C'est la même logique que le plaidoyer : l'art de faire changer une pensée sans que l'autre ne s'aperçoive que tu es en train de la lui faire changer. Nous réussissons à mener des actions très vertueuses même avec des administrations de droite, de manière silencieuse, en leur faisant croire que tout le mérite leur revient. Ce qui nous intéresse, c'est le résultat, pas le drapeau.

**Shakira** : Voyez-vous des différences dans vos actions entre le nord et le sud de l'Italie ? Ou pas particulièrement ?

**Carlo Stasolla** : Oui. Au sud, nous travaillons beaucoup sur la zone métropolitaine de Naples, où la Camorra est encore active. Il y a des villes entières placées sous tutelle par le gouvernement en raison d'infiltrations de la Camorra, avec des administrations sous contrôle et une criminalité organisée enracinée. Cela ralentit notre travail. Il y a quelques années, nous avons même dû opérer sous protection policière à la suite de menaces que nous avons reçues. Donc oui, il y a une différence.

**Shakira** : Si vous pouviez imaginer une Italie avec un meilleur système politique – un peu utopique –, qu'est-ce qui devrait changer pour faciliter la situation des Roms ?

**Carlo Stasolla** : Étant donné qu'aujourd'hui la démocratie est en crise, je me demande vraiment si le système démocratique occidental est encore efficace. Mais le changement dépend de la pensée collective. Aujourd'hui, nous nous trouvons – depuis le Covid – dans une société occidentale extrêmement apeurée, fermée, presque paralysée. C'est la relation qui est entrée en crise depuis le Covid : au niveau individuel, mais aussi dans le rapport avec les institutions. Le Rom est la face visible de l'iceberg, mais en dessous il y a 90 % qu'on ne voit pas. Donc je répondrais simplement : nous devons réactiver les relations personnelles et sociales. C'est la relation qui génère le changement.

**Shakira** : Nous voulions aussi savoir ce qui te motive personnellement : cet engagement que tu portes dure depuis longtemps. Qu'est-ce qui te donne l'envie de continuer sans baisser les bras ?

**Carlo Stasolla** : Ce n'est pas une question de savoir de manière rationnelle si on est à la bonne place ou non – c'est juste que chacun fleurit là où il doit fleurir. Quand je suis allé vivre avec les Roms, j'ai trouvé ma terre, mon terreau. Je me sens m'épanouir en tant que personne dans cette condition. Je sais que je suis à la bonne place dans ma vie, que je fais ce qui est juste, au bon endroit. Cela me suffit. Je n'ai rien à prouver à personne, et cela m'apporte de la plénitude.

**Shakira** : Pourrais-je partager aussi une expérience, une histoire qui t'a particulièrement marqué dans tout ce parcours ? Nous devons attirer le lecteur, donc nous terminons sur une note plus sentimentale.

**Carlo Stasolla** : Bien sûr. Avant de le faire, puis-je savoir quel âge vous avez ?

**Shakira** : J'ai 23 ans.

**Faustine** : Moi aussi j'ai 23 ans.

**Alice** : 21.

**Carlo Stasolla** : Parfait. Quand j'avais 22 ans – exactement entre vos deux âges – j'ai lu un livre qui parlait d'un prêtre allé vivre parmi les Roms. Ce livre m'a foudroyé. Après l'avoir lu, je l'ai mis dans mon sac et je suis allé vivre dans les bidonvilles, où je suis resté 14 ans. Quatre ans après mon arrivée, j'ai rencontré celle qui allait devenir ma femme : une jeune femme rom. Les fiançailles furent brèves par nécessité – si les parents vous découvrent, ça pose des problèmes – et après quelques mois nous nous sommes mariés. Nous avons construit notre baraque dans le bidonville. Ce jour-là, j'ai sorti ce livre de mon sac, et ma femme l'a reconnu : parce que ce livre parlait du prêtre qui avait vécu pendant des années avec sa famille. Je ne le savais pas, parce que l'auteur avait utilisé des noms fictifs. Cette anecdote raconte comment dans la vie les questions te rattrapent, et les réponses aussi. Il faut souvent regarder en arrière : le livre qui avait déclenché en moi une révolution, m'amenant à vivre dans le camp, parlait de ma femme, parlait de la famille de ma femme – sans que je le sache.

**Shakira** : Incroyable. C'était vraiment le destin !

**Carlo Stasolla** : Je n'avais jamais rencontré de Roms avant. Ce n'était pas de la curiosité : c'était bien plus que ça. Je ne suis pas allé dans les camps par curiosité, mais parce que c'était un choix de vie. Je savais que se tenir de l'autre côté était la bonne place où être.



## Oltre le periferie : voci e realtà invisibili

**Testo e intervista realizzati da Shakira Rhouddani, Faustine Chapuis e Alice Jussiaux.**

“Un fulmine, una rivoluzione interna” È con queste parole che Carlo Stasolla, fondatore dell’Associazione 21 Luglio racconta il momento decisivo che ha cambiato la sua vita, il suo sguardo sul mondo. Da allora, ha scelto di vedere chi nessuno guarda, di incontrare gli invisibili, comprenderne le storie.

Carlo Stasolla è andato controcorrente, spinto da qualcosa di profondo, di viscerale. Ha deciso di vivere in un campo rom, immergendosi in una realtà spesso ignorata e stigmatizzata. È lì che ha trovato una famiglia, un senso di appartenenza, una terra.

Da questa realtà vissuta è nato il suo impegno, ed è così che nel 2010, ha fondato l’Associazione 21 Luglio con l’obiettivo di venire in aiuto alle comunità più vulnerabili, in particolare quelle rom, spesso escluse e marginalizzate, promuovendo inclusione sociale e diritti umani.

Il nostro obiettivo era andare oltre la narrazione mediatica della realtà delle periferie romane, per comprenderla attraverso uno sguardo diretto e sul campo. La testimonianza di Carlo Stasolla si è imposta come particolarmente significativa: una voce autorevole, lucida e profondamente impegnata, capace di raccontare dall’interno la complessità dei campi rom e le dinamiche dello stigma.

È da questa consapevolezza che si sviluppa il pensiero di Carlo Stasolla. Un punto di partenza per il nostro incontro.

N.B: L’intervista che segue è stata adattata per favorirne la leggibilità, mantenendo intatto il pensiero dell’intervistato. La trascrizione iniziale è disponibile.

Carlo Stasolla racconta che all'età di 22 anni, dopo aver letto un libro che lo ha letteralmente folgorato – la storia di un sacerdote andato a vivere tra i rom – mette il libro in borsa e si trasferisce in una baraccopoli, dove rimarrà per quattordici anni. Lì si è sposato, lì sono nati i suoi figli. Nel 2010, durante lo stato di emergenza nomadi proclamato dal governo Berlusconi, ha fondato l'Associazione 21 Luglio, di cui è tuttora presidente, con l'obiettivo di battersi per i diritti delle comunità rom che vivono nei campi. I risultati sono concreti: quando l'associazione è nata, i campi rom in Italia erano 260, con 40.000 persone al loro interno. Oggi sono 98, e le persone presenti sono scese a 10.000.

La difficoltà più grande per chi vive in questi luoghi, spiega Stasolla, non è solo materiale. Prima ancora di essere uno spazio fisico, il campo – così come la periferia estrema – è uno spazio mentale che non ti apre la testa, che non ti fa sentire incluso, che non ti permette di incontrare l'altro né di sentirsi cittadino. Quello che pesa di più è avere una cittadinanza amputata: non solo l'assenza di documenti o certificati di residenza, ma soprattutto la dimensione immateriale – come ti guardano gli altri, come ti senti giudicato. È lo stigma, ricorda, il peso più difficile da portare.

Emerge un paradosso che Stasolla non fatica a spiegare: nelle periferie e nei campi, chi può votare tende a farlo per la destra. La marginalità significa sentirsi fuori posto, e la destra promette di mettere ordine, di sistemare le cose. Per chi si sente ai margini, un partito che offre la speranza di trovare il proprio posto esercita un'attrazione comprensibile. Non è ideologia, è il bisogno di appartenere a qualcosa. A questo si aggiunge una scolarizzazione molto bassa, che rende difficile elaborare discorsi complessi: i messaggi più diretti trovano più facilmente spazio.

Ogni società, osserva Stasolla, ha bisogno di costruire il proprio nemico. La costruzione e il mantenimento delle periferie è direttamente collegata a questa necessità. Le periferie estreme esistono finché la società ha paura. Quando l'attenzione collettiva si sposta – sulla pandemia, su un conflitto internazionale – lo stigma sulle comunità locali si allenta, e lo spazio per il cambiamento si apre. Non è la povertà in sé a produrre la radicalizzazione, ma la privazione di identità, di riconoscimento, di cittadinanza piena.

Alla domanda su cosa lo motiva a continuare dopo tanti anni, Stasolla risponde con semplicità: sa di essere al posto giusto. Ognuno fiorisce nella terra in cui deve fiorire, dice, e lui ha trovato la sua quando è andato a vivere nei campi. Non ha niente da dimostrare a nessuno. Gli basta la pienezza di fare quello che è giusto, nel posto giusto.

E aggiunge un ultimo aneddoto che vale più di qualsiasi analisi: il libro che a 22 anni lo aveva convinto ad andare a vivere nelle baraccopoli – quello stesso libro che portava sempre con sé – parlava, senza che lui lo sapesse, della famiglia di quella che sarebbe diventata sua moglie. "Nella vita le domande ti rincorrono, e le risposte pure", conclude. "Bisogna spesso guardarsi indietro".

**Il gruppo** : Buongiorno, piacere!

**Carlo Stasolla** : Buongiorno!

**Shakira** : Grazie mille per la sua disponibilità. Volevamo iniziare presentando un po' meglio il nostro progetto, se è d'accordo.

**Carlo Stasolla** : Sì, partirei col darci del tu, per me è più facile.

**Il gruppo** : Ok, perfetto!

**Faustine** : Dunque, buongiorno, piacere. Sono Faustine, una delle studentesse del gruppo.

**Alice** : Sono Alice, piacere.

**Shakira** : E io sono Shakira.

**Faustine** : La ringraziamo per il tempo che ci dedica per la nostra intervista. Siamo un gruppo di studentesse dell'università Savoie Mont Blanc, con sede a Chambéry, iscritte alla magistrale in Analisi delle crisi e azione umanitaria. Il nostro percorso di studi si concentra sul mondo delle associazioni e delle ONG, con un'attenzione particolare alle lingue. Per il nostro corso d'italiano stiamo lavorando per il Festival del Primo Romanzo di Chambéry, organizzato da un'associazione che si chiama Lectures Plurielles. L'obiettivo del progetto è promuovere il libro di Rouda Les jardins perdus, che tratta della radicalizzazione nelle periferie francesi e in particolare dei giovani. Il progetto si svolge in collaborazione con gli studenti dell'Università di Modena, che si occupano della traduzione di una parte del libro. Abbiamo studiato il tema della radicalizzazione nelle periferie in Italia, e in particolare a Roma. Le nostre ricerche ci hanno condotto ad analizzare le azioni sociali e associative rivolte alla promozione della periferia romana. Il nostro ruolo è quindi di intervistare un'associazione che lotta attivamente contro la segregazione, che può portare alla radicalizzazione, per capire meglio le sfide e le difficoltà che deve affrontare. Attraverso le nostre ricerche abbiamo trovato la vostra associazione, che ha attirato la nostra attenzione con il progetto di trasformare l'ex fienile in un centro culturale con diverse attività.

**Shakira** : Per iniziare, abbiamo fatto alcune ricerche e abbiamo visto, se non erro, che sei tu ad aver fondato l'Associazione 21 Luglio? **Carlo Stasolla** : Sì, sono il fondatore.

**Shakira** : Volevamo sapere cosa ti ha spinto a creare questa associazione e qual è il tuo ruolo al suo interno.

**Carlo Stasolla** : Allora, l'Associazione 21 Luglio ha sede al fienile, ma la sua attività è su scala nazionale e si concentra sul superamento dei campi rom – forse questo lo avete visto visitando il sito. Personalmente, alla vostra età – non so esattamente, ma avevo 22 anni – sono andato a vivere in una baraccopoli. Ci sono rimasto 14 anni: lì mi sono sposato, lì sono nati i suoi figli, e quindi conosco la realtà dei campi rom dall'interno. Nel 2010, che è stato il periodo più difficile per i diritti umani dei rom in Italia – con lo stato di emergenza nomadi proclamato da Silvio Berlusconi –, è nata l'Associazione 21 Luglio, di cui sono tuttora presidente. Un'associazione che si batte per i diritti delle comunità rom che vivono nei campi. Fino al 2018 abbiamo lottato per impedire la costruzione di nuovi campi, e infatti dal 2018 non se ne costruiscono più. Dal 2018 in poi abbiamo lavorato per sostenere le amministrazioni attraverso un modello partecipativo che abbiamo ideato per superare i campi rom in Italia. Quando siamo nati nel 2010 c'erano 260 campi rom e 40.000 persone che ci vivevano dentro. Oggi i campi sono 98 e le persone presenti sono 10.000.

**Shakira** : Avete fatto un lavoro enorme. C'è stato un aiuto concreto dalle istituzioni?

**Carlo Stasolla** : Allora, noi fino a due anni fa, per garantire la nostra indipendenza, avevamo stabilito nello statuto che non potevamo accedere a finanziamenti pubblici. Fino al 2024 non abbiamo preso denaro pubblico, ma solo fondi privati, soprattutto dall'estero. Poi, dal 2024, la città di Roma ha adottato integralmente il nostro modello e ci ha chiesto di applicarlo. A quel punto abbiamo modificato lo statuto, e attualmente stiamo gestendo il superamento di alcuni campi romani, oltre ad altri campi sparsi per l'Italia. In alcuni casi l'amministrazione ci dà un supporto, in altri no. Dipende dalla situazione.

**Shakira** : Volevamo anche avere informazioni – perché abbiamo studiato soprattutto come i media descrivono la situazione – in particolare su Tor Bella Monaca, dove conducete delle azioni. Tor Bella Monaca viene descritta come un luogo marginalizzato, con criminalità, secondo una visione davvero molto negativa. Volevamo capire com'è realmente la vita quotidiana lì, come vivono le persone.

**Carlo Stasolla** : Premesso che, come dicevo, noi lavoriamo soprattutto nei campi, e che Tor Bella Monaca è solo una piccola parte del nostro lavoro, le dinamiche però sono le stesse. C'è lo stigma che pesa: quando c'è lo stigma, tutto viene letto attraverso le sue lenti, e qualsiasi azione – di violenza, di criminalità – viene molto enfatizzata. C'è quindi il peso dello stigma vissuto dalle persone. È chiaro anche che c'è, da parte della città – e questo vale in tutto il mondo – la necessità di costruire il nemico, anche all'interno della città stessa. La costruzione e il mantenimento delle periferie è direttamente collegata a questa necessità. Le periferie estreme esistono finché la società

~~Tutto cambia perché in questo campo non c'è un nemico~~ inuisce. Paradossalmente, con il Covid il nemico era la pandemia, e quindi l'attenzione e l'ostilità verso i rom si sono molto allentate. Poi il nemico sono diventati i russi, poi i musulmani. Questa sequenza è stata favorevole al nostro lavoro, perché l'attenzione sui nemici locali si è ridotta, consentendoci di lavorare meglio. Lo dico in maniera molto neutrale: non auspico nuove guerre, ma lo registro come un dato di fatto.

**Shakira** : Il fatto che ci fosse un nuovo nemico vi ha aiutato nei finanziamenti, o vi ha messo in difficoltà?

**Carlo Stasolla** : No, sui finanziamenti abbiamo un approccio molto particolare. Per esempio, con la corsa al riarmo abbiamo condotto una ricerca ed escluso tutte le banche italiane – circa l'80% – coinvolte direttamente nell'industria degli armamenti. Siamo molto attenti con il denaro: prima di cercare fondi, facciamo un'analisi accurata e decidiamo a chi chiedere. Questo è molto limitante da un lato, ma dall'altro chi ci finanzia tende ad aumentare il proprio contributo, perché conosce la nostra etica. Lavoriamo su temi molto scomodi – i diritti umani, i rom – scomodi anche per i finanziatori. Abbiamo pochi finanziatori, ma molto generosi.

**Shakira** : Grazie. Tornando agli abitanti di questi campi: nella quotidianità, quali sono le difficoltà più grandi?

**Carlo Stasolla** : La grande difficoltà è non avere una piena cittadinanza, in tutti i sensi. Il campo, così come la periferia estrema, è ancor prima di uno spazio fisico uno spazio mentale che non ti apre la testa, che non ti fa sentire incluso, che non ti permette di incontrare l'altro né di sentirti cittadino. Quello che pesa di più è avere una cittadinanza amputata, non piena: sia in termini pratici – documenti, certificati di residenza – ma anche e soprattutto in termini immateriali: come ti guardano gli altri, come ti senti giudicato. Torna ancora una volta il tema dello stigma: quello che pesa di più è lo sguardo che l'altro ha su di te.

**Shakira** : È vero, perché noi lo abbiamo studiato soprattutto da un'altra angolazione: in Francia la problematica più grande riguarda l'islam e la percezione dei maghrebini. Trovavamo interessante paragonare questo fenomeno con quello italiano. Volevo anche chiederti se emergono fenomeni di radicalizzazione, magari verso discorsi di estrema destra. **Carlo Stasolla** : L'estrema destra dici dentro ai campi o fuori? **Shakira** : Dentro ai campi.

**Carlo Stasolla** : Dentro ai campi, chi può votare vota a destra.

**Shakira** : Come si può spiegare questa cosa? È un po' paradossale come situazione.

**Carlo Stasolla** : Non c'è una piena consapevolezza. La destra ti garantisce di prendere l'ultimo e farlo diventare penultimo. Sto generalizzando, ovviamente, ma se si facessero delle elezioni nel campo con un seggio, secondo me vincerebbe la destra – la Lega, soprattutto. Ma è più un discorso legato alla marginalità: essere marginali significa sentirsi fuori posto. La destra promette di mettere ordine, di sistemare le cose. In questo senso, per chi si sente fuori posto, un partito che promette ordine offre la speranza di trovare il proprio posto.

**Shakira** : Sì, capisco l'idea. È vero che spesso, quando le persone hanno una doppia identità – per esempio una parte maghrebina e una europea, come nel mio caso – ci sono discorsi abbastanza violenti che tendono a togliere una delle due identità per sentirsi appartenenti a un gruppo.

**Carlo Stasolla** : Qui nei campi c'è anche una scolarizzazione bassissima, quindi le cose si semplificano molto e i discorsi complessi non trovano spazio. Sicuramente, se si facesse un sondaggio, la destra avrebbe il sopravvento.

**Shakira** : E nelle vostre azioni – avevamo visto che avete riabilitato il fienile – riuscite a organizzare iniziative per informare o sensibilizzare le persone?

**Carlo Stasolla** : Fino a qualche anno fa avevamo una scuola di politica aperta ai giovani, un progetto molto ambizioso: sono venute anche personalità di alto profilo che non erano mai state a Tor Bella Monaca e che ne avevano sempre avuto paura. Organizziamo tante iniziative, ma non tutte le raccontiamo all'esterno. Quello che vedete sui social e sul sito è solo una piccola parte. Il fienile è un grande laboratorio di sperimentazione umana e sociale, dal quale attingiamo molti dati.

**Shakira** : Già, il lavoro che si vede sul sito è enorme, non immagino nemmeno quello che non c'è scritto.

**Carlo Stasolla** : Vi assicuro che è una parte molto limitata. Avete letto L'arte della guerra, il libro cinese scritto nel terzo o quarto secolo avanti Cristo?

**Faustine** : No, non l'ho letto, ma è molto famoso.

**Carlo Stasolla** : Leggetelo, perché insegna qualcosa di fondamentale: chi fa advocacy – come noi, che spingiamo per il cambiamento – non deve far conoscere al «nemico» le proprie strategie, ma tirarle fuori nel momento giusto. Anche qui al fienile non raccontiamo sempre tutto quello che facciamo: al momento opportuno facciamo emergere quello che vogliamo che emerga.

**Shakira** : Mi sembra una buona strategia. Avevano anche una domanda riguardo alle elezioni e al fatto che Meloni sia attualmente al potere: ci sono stati cambiamenti con il suo arrivo, o no?

**Carlo Stasolla** : No, perché Meloni è l'espressione del pensiero degli italiani, e questo è rimasto costante. Non è lei a determinare il pensiero in Italia: sono gli italiani che l'hanno fatta emergere. Dal nostro punto di vista non ci sono stati grandi cambiamenti, anche perché il nostro lavoro si misura molto sulla scala locale: cerchiamo di incidere sulle politiche urbane gestite dalle amministrazioni locali. Collaboriamo indifferentemente con amministrazioni di destra e di sinistra. È la stessa logica dell'advocacy: l'arte di far cambiare un pensiero senza che l'altro si accorga che glielo stai facendo cambiare. Riusciamo a fare azioni molto virtuose anche con amministrazioni di destra, in maniera silenziosa, facendo credere che sia tutto merito loro. A noi interessa il risultato, non la bandierina.

**Shakira** : Vedete differenze nelle vostre azioni tra nord e sud Italia? O non particolarmente?

**Carlo Stasolla** : Sì. Al sud stiamo lavorando molto sull'area metropolitana di Napoli, dove la Camorra è ancora attiva. Ci sono intere città commissariate dal governo per infiltrazioni camorristiche, con amministrazioni sotto tutela e criminalità organizzata radicata. Questo rallenta il nostro lavoro. Qualche anno fa abbiamo anche operato sotto la protezione della scorta della polizia, in seguito a minacce che avevamo ricevuto. Quindi sì, c'è una differenza.

**Shakira** : Se potesse immaginare un'Italia con un sistema politico migliore – un po' utopico –, che cosa dovrebbe cambiare per facilitare la situazione dei rom?

**Carlo Stasolla** : Premesso che oggi la democrazia è in crisi, e mi chiedo davvero se il sistema democratico occidentale sia ancora efficace. Ma il cambiamento dipende dal pensiero collettivo. Oggi ci troviamo – dal Covid in poi – in una società occidentale estremamente impaurita, chiusa, quasi paralizzata. La relazione è ciò che è entrato in crisi dal Covid in poi: a livello individuale, ma anche nel rapporto con le istituzioni. Il rom è la punta dell'iceberg – quello che si vede – ma sotto c'è un 90% che non si vede. Quindi risponderai in modo semplice: dobbiamo riattivare le relazioni personali e sociali. È la relazione che genera cambiamento.

**Shakira** : Volevamo anche sapere cosa la motiva personalmente: l'impegno che stai portando avanti dura da molto tempo. Cosa ti dà la voglia di continuare senza mollare?

**Carlo Stasolla** : Non è questione di sapere di essere al posto giusto o meno in modo razionale – è che ognuno fiorisce nella terra in cui deve fiorire. Quando sono andato a vivere con i rom ho trovato la mia terra, il mio humus. Mi sento fiorire come persona in questa condizione. So di stare al posto giusto nella mia vita, di fare quello che è giusto, nel posto giusto. Questo mi basta. Non ho niente da dimostrare a nessuno, e mi dà pienezza.

**Shakira** : Potresti condividere anche un'esperienza, una storia che ti ha particolarmente colpito in tutto questo percorso? Dobbiamo attrarre il lettore, quindi concludiamo con una nota più sentimentale. **Carlo Stasolla** : Certo. Prima di farlo, posso sapere quanti anni avete? **Shakira** : Io ne ho 23. **Faustine** : Anch'io 23. **Alice** : 21.

**Carlo Stasolla** : Perfetto. Quando avevo 22 anni – proprio a metà della vostra età – lessi un libro che parlava di un sacerdote andato a vivere tra i rom. Quel libro mi fulminò. Dopo averlo letto, lo misi in borsa e andai a vivere nelle baraccopoli, dove rimasi 14 anni. Quattro anni dopo il mio arrivo incontrai quella che sarebbe diventata mia moglie: una giovane donna rom. Il fidanzamento fu breve per forza – se ti scoprono i genitori sono problemi – e dopo pochi mesi ci sposammo. Costruimmo la nostra baracca nella baraccopoli. Quel giorno tirai fuori dalla borsa quel libro, e mia moglie lo riconobbe: perché quel libro parlava del sacerdote che aveva vissuto per anni con la sua famiglia. Io non lo sapevo, perché l'autore aveva usato nomi di fantasia. Questo aneddoto racconta come nella vita le domande ti rincorrono, e le risposte pure. Bisogna spesso guardarsi indietro: il libro che aveva scatenato in me una rivoluzione, portandomi a vivere nel campo, parlava di mia moglie, parlava della famiglia di mia moglie – senza che io lo sapessi.

**Shakira** : Incredibile. Era proprio destino!

**Carlo Stasolla** : Non avevo mai incontrato i rom prima. Non è stata curiosità: era molto di più. Non sono andato nei campi per curiosità, ma perché era una scelta di vita. Sapevo che stare dall'altra parte era il posto giusto in cui stare.

**Travail de : Cappi Alice, Gentilini Sara, Stinziani Silvia**

### Présentation du passage

L'appartement de la famille Chevallier est saturé de voix et de silences. Leur quotidien est bouleversé par l'absence inattendue de Martin, disparu il y a dix jours dans les émeutes qui ont secoué les Jardins Perdus. Ce manque, chaque jour plus oppressant, crée des tensions latentes qui affaiblissent la chaleur du foyer familial. Autour de la table, les nerfs s'entrechoquent : l'impatience névrosée de Karine attise la brutalité insensible d'Antoine. Tous ces éléments reflètent le style ambivalent du passage, rythmé par l'alternance de bruits et de silences insoutenables : des mots qui blessent, des ongles qui tapotent, des colères qui s'enlacent. Témoin de cette angoisse, Zac, le frère aîné, demeure impuissant face à la désagrégation familiale, suspendu à un appel téléphonique qui n'aboutit jamais.

### Traduction

Ça ne lui ressemble pas. C'est la phrase que notre mère répète en boucle. Depuis maintenant dix jours, le lundi 10 juillet précisément, mon frère n'est pas rentré à la tour Balzac. Depuis les émeutes, personne ne l'a vu aux Jardins perdus. S'il était en garde à vue ou sous mandat de dépôt, on aurait eu de ses nouvelles par le bouche-à-oreille du quartier, ou par lui directement. Mais son téléphone sonne dans le vide. Un vide qui devient chaque matin plus grand. Et le silence de Martin fait trop de bruit. A chaque tentative, Karine pianote frénétiquement sur la table en verre de la cuisine du bout de ses faux ongles en plastique. Le cliquetis s'intercale entre ses marmonnements et les bips de la sonnerie qui s'échappent du haut-parleur. Plus loin, la voix lourde d'Antoine traverse le salon, intimant à sa meuf de bien vouloir fermer sa gueule. Elle lui répond sur un ton égal, qu'elle agrmente d'un nique ta race, et la tension tisse entre les deux un fil de fer barbelé. Ce genre de battle oratoires ne m'avait pas manqué. Je ne rentre pas dans le clash. Les épaules accrochées à des pinces à linge, je me balance au gré du vent de leurs invectives. Karine se tourne vers moi, les yeux baignés d'espoir, implorant presque que je lui vienne en aide. Zac... fais quelque chose... Mais mes appels répétés tombent eux aussi sur la messagerie de Martin.

Non ce lo vedo. È la frase che nostra madre ripete in loop. Da dieci giorni ormai, da lunedì 10 luglio più precisamente, mio fratello non torna al Balzac. Dallo scoppio delle rivolte, nessuno lo ha più visto ai Giardini Perduti. Se l'avessero fermato o fosse dentro lo sapremmo, le voci girano da queste parti, o ci avrebbe contattati lui stesso. Ma il suo telefono suona a vuoto. Un vuoto, che ogni mattina diventa più grande. Il silenzio di Martin fa troppo rumore. A ogni tentativo, Karine picchietta freneticamente le sue unghie finte sulla tavola di vetro della cucina. Il ticchettio si infila nei suoi brontolii e nei bip della suoneria che sfuggono dal vivavoce. Più in là, la voce pesante di Antoine arriva dal salotto, intimando alla sua donna di chiudere quella cazzo di bocca. Lei gli risponde pacatamente, ma aggiungendo un fottiti come tocco finale e tra i due la tensione si intreccia come un filo spinato. Questo genere di battles verbali non mi erano mancate. Io nel ring non ci entro. Come una foglia appesa ad un ramo, mi lascio dondolare dal vento delle loro urla. Karine si gira verso di me, gli occhi bagnati dalla speranza, quasi supplicandomi di aiutarla. Zac... fai qualcosa... Ma le mie continue chiamate finiscono tutte una dopo l'altra sulla segreteria di Martin.

## Commentaires

Ce passage (Les Jardins perdus de Rouda, Éditions Liana Levi 2025, p. 18) illustre pleinement le style de l'auteur : une écriture qui alterne différents registres linguistiques et une densité poétique, particulièrement liée au rythme et à la sonorité du slam. Ce passage indique l'un des moments clés évoqués dans le livre : la disparition du jeune Martin Chevallier et son attente. La forte tension de la scène est représentative du style de l'auteur, fortement ancré dans la réalité quotidienne de la banlieue parisienne. L'écriture à la fois précise et sensorielle s'entremêle à la banalité du langage quotidien, révélant d'une symétrie entre les lieux et les protagonistes du récit. Le narrateur Zac plonge le lecteur dans la réalité concrète de son cadre familial, où les bruits et les voix saturent toute interaction. L'alternance entre les silences et les bruits a guidé notre travail de traduction. Le texte semble ainsi pris dans la mécanique de cette dualité. D'un côté, le silence permet d'accentuer le manque de Martin et le sentiment d'isolement du milieu familial ; de l'autre il cache les tensions latentes entre les membres de la famille.

Notamment, nous avons décidé de traduire « en boucle » par l'expression idiomatique italienne « in loop » qui dévoile une circularité installant une temporalité figée. Cette dimension répétitive des mots de Karine est interrompue brusquement par un constat d'ordre administratif qui brise le rythme du récit, créant un fort contraste entre la charge émotionnelle implicite de l'expression de la mère. Afin d'insister sur la sonorité du passage, nous avons rajouté l'expression « allo scoppio » pour indiquer l'éclat des émeutes. Cette stratégie descriptive se révèle également dans d'autres éléments textuels employés par le narrateur.

Le pianotement frénétique des ongles de Karine sur la table en verre renvoie à une sensation d'attente angoissée qui s'amplifie progressivement. Pour cette raison, nous avons opté pour traduire respectivement « pianoter frénétiquement » par « picchiettare freneticamente », « cliquetis » par « ticchettio » ainsi que « marmonnements » par « brontolii ». Le phonosymbolisme et la présence de l'allitération des consonnes p,t,k accroît la nervosité du geste et de la situation entière. Également, les bips du téléphone se substituent à la voix de Martin et combrent les vides familiaux. Nous avons donc décidé de traduire le verbe « s'échappent » par le verbe « sfuggono » afin d'évoquer la disparition de Martin.

Soudain, les insultes prononcées par les parents de Martin rompent le silence, ce qui contribue à aggraver ultérieurement l'équilibre familial. On peut prendre comme exemple la phrase « plus loin, la voix lourde traverse le salon, intimant à sa femme de bien vouloir fermer sa gueule ». Ici nous avons décidé de traduire en respectant la même syntaxe du texte source par « Più in là, la voce pesante di Antoine arriva dal salotto, intimando alla sua donna di chiudere quella cazzo di bocca », réfléchissant la manière dont la voix d'Antoine commence à s'imposer d'une façon progressive et violente depuis le salon. Cette vulgarité se reconnaît aussi dans le langage de Karine qui répond à son mari avec l'expression « Nique ta race », que nous avons traduit par « Fottiti come tocco finale ».

Nous avons décidé de rajouter « come tocco finale » afin de souligner le sarcasme brutal de la scène et du rapport conjugal brisé. Cette polyphonie de voix et le décalage entre les différents registres témoigne de la complexité de l'environnement qui entoure les personnages, où la colère devient le seul moyen de communication possible. La phrase suivante, où le narrateur introduit la métaphore du fil barbelé, représente un élément de rupture avec l'intensité de la discussion entre Antoine et Karine.

Nous avons donc décidé de la garder telle quelle dans l'intention de véhiculer, encore une fois, cet enchevêtrement, se concrétisant dans l'image visuelle du fil barbelé, qui d'un côté unit, et de l'autre blesse. Cela nous a permis de rendre évident l'isolement social de la banlieue et le désespoir de la vie ordinaire. La sonorité du texte s'intensifie à nouveau au moment où le narrateur se réfère au contraste entre ses parents à travers l'expression « battles », qui évoque une dimension de défi, typique du rap. On a ainsi décidé de ne pas traduire cette référence, qui trouve aussi un lien avec la nature du slameur de l'auteur. Le choix d'adopter le terme « clash », dans la phrase suivante, contribue à ancrer la scène dans un espace physique de combat, qu'on a décidé donc de traduire par « ring ».

On a également choisi d'apporter une modification sur le plan syntaxique en postposant le prédicat verbal (« io nel ring non ci entro »), qui mieux s'adapte à l'oralité de la langue italienne. Le ton et le registre sont encore une fois élevés par le narrateur dans l'emploi d'une autre métaphore située vers la fin du passage : « Les épaules accrochées à des pinces à linge, je me balance au gré du vent de leurs invectives ». Pour véhiculer le même sens, on a adopté l'image d'une feuille qui oscille, attachée à son rameau, tout en évoquant l'idée du mouvement : « Come una foglia appesa ad un ramo, mi lascio dondolare dal vento delle loro urla ». On a ainsi ajouté l'élément de comparaison « come » au début de la phrase, qui est en ligne avec la syntaxe italienne. Zac est inerte au conflit entre ses parents et s'abandonne passivement à leurs invectives. Cette résignation montre l'attitude du narrateur de se protéger face à la violence verbale de Karine et Antoine. Le même sentiment d'impuissance, on le retrouve dans les dernières phrases du passage, où Karine demande à son fils : « Zac... fais quelque chose ». Cette expression montre un besoin d'aide désespéré, qui est souligné aussi par la présence des points de suspension amplifiant l'attente et le silence du manque de Martin. Afin de reproduire la répétitivité des appels, nous avons traduit : « Ma le mie continue chiamate finiscono tutte una dopo l'altra sulla segreteria di Martin ». Le choix d'employer « una dopo l'altra » est particulièrement significatif. En effet, chaque tentative de rejoindre Martin est rendue vaine, tombant répétitivement sur la messagerie. Cette dernière devient aussi un outil technique et narratif qui accroît la distance affective entre les personnages, leur sentiment de solitude et le vide laissé par Martin. Ainsi, la voix artificielle de la messagerie finit par remplacer celle de Martin, rendant son absence encore plus insupportable.

Travail réalisé par Daniela Cortesi e Carlotta Cipelli

### Présentation du passage

Imaginez deux frères qui n'ont, en apparence, absolument rien en commun. L'un est grand, anguleux, les yeux bleus ; l'autre plus rond, plus doux, avec des yeux noirs. Même leur peau, leurs visages, leurs prénoms semblent raconter deux histoires différentes. À les voir, on pourrait croire qu'ils ne viennent pas de la même famille. C'est à partir de ce contraste presque comique que Rouda nous entraîne dans un récit à la fois drôle et troublant. Le narrateur et son frère Martin passent des nuits à se comparer, comme dans un jeu des différences, cherchant des indices, des preuves, quelque chose qui les relierait vraiment. Mais peu à peu, le rire se fissure. Car au cœur de cette histoire, il y a une blague. Une blague du père. Répétée, insistante, un peu trop. Il affirme que Martin a été adopté — en riant, toujours en riant. Une plaisanterie qui amuse les invités... mais qui, pour les deux frères, devient un doute, presque une obsession. Et si c'était vrai ? Ce passage capte le lecteur en jouant sur un équilibre subtil entre légèreté et malaise. Derrière l'humour, il y a une question universelle : qu'est-ce qui fait une famille ? Le sang, la ressemblance... ou autre chose, de plus fragile et de plus profond ? Une scène simple, presque banale — un repas, une blague — qui ouvre en réalité sur une inquiétude intime et persistante.

### Traduction

Mon frère et moi, nous n'avons rien à voir. Rien du tout. J'ai bientôt 23 ans. Martin en aura toujours deux de moins. On a tous les deux la peau très blanche. Sur le nuancier, la mienne tend vers le rose quand la sienne se confond avec la pâleur des nuages. Je suis plus grand, il est plus rond, j'ai les yeux bleus, les siens sont noirs, j'ai les joues creuses et les pommettes saillantes, les siennes sont pleines et rebondies. Même nos prénoms n'ont aucun point commun. Mon frère soupçonne nos parents de l'avoir appelé Martin en référence au dessin animé Martin mystère, alors que Karine et Antoine, grands fans des Affranchis et de Casino, pensaient plutôt à Martin Scorsese. Mais comme ça se prononce Martine, ça prête à confusion. Pour Zac, ils ne m'ont jamais dit. Un secret Possible. Une référence biblique ? Improbable. Un hommage à un parent lointain ? Étrange. Avec Martin, nous nous sommes souvent tenus face à face, des nuits entières à nous décortiquer pour faire le compte de nos particularités. À faire le tour de nous-mêmes, à cocher des cases sur la grille d'un jeu des mille différences.

D'autant que nous gardons chevillée au cœur cette « blague » que notre père adorait partager à table. En fin de repas. Un peu bourré. Surtout quand il y avait du monde. Antoine Chevallier. Ringard magnifique, dont l'incroyable assurance interdit toute remise en question. Martin ? On l'a adopté ! Krkrkr ! Il avait développé un tic qui exaspérait Karine, un gloussement nerveux et forcé qui ponctuait la fin de ses phrases. On l'a trouvé dans une poubelle ! Krkrkr ! Il tapotait bêtement l'épaule de mon frère et il partait dans un éclat de rire aussi gênant que stupide.

Io e mio fratello non c'entriamo proprio. Zero. Vado per i 23. Martin ne avrà sempre due di meno. Abbiamo entrambi la pelle bianchissima. In un campionario di colori, la mia tende al rosa, mentre la sua è dello stesso colore delle nuvole. Io sono più alto, lui è più cicciotto, io ho gli occhi azzurri, lui ce li ha neri, io ho le guance scavate e gli zigomi alti, le sue sono piene e paffute. Persino i nostri nomi non hanno niente in comune. Mio fratello ha il sospetto che i nostri genitori lo abbiano chiamato Martin come il cartone animato Martin Mystère, mentre Karine e Antoine, fansfegatati di Quei bravi ragazzi e Casinò, avevano più in mente Martin Scorsese. Il guaio è che si pronuncia come se avesse la "e" finale – rendendolo un nome tendenzialmente femminile – e questo crea un po' di confusione. Per Zac, non me lo hanno mai detto. Un segreto? Possibile. Un riferimento biblico? Poco probabile. Un omaggio a un parente lontano? Strano.

Io e Martin ci siamo spesso ritrovati l'uno di fronte all'altro, notti intere a spulciarci pezzo per pezzo. Ad esaminarci da capo a piedi, a spuntare caselle sulla griglia di un gioco delle mille differenze. Specialmente perché avevamo impressa nel cuore la battuta che nostro padre adorava ripetere a tavola. A fine pasto. Un po' brillo. Soprattutto quando c'era gente.

Antoine Chevallier. Magnifico sfigato, con un'autostima tale da vietare qualsiasi messa in discussione. Martin? È stato adottato! Hehehe! Aveva sviluppato un tic che mandava ai matti Karine, una risatina nervosa e forzata che infilava alla fine di ogni frase. L'abbiamo trovato in un cassonetto! Hehehe! Picchiettava stupidamente sulla spalla di mio fratello e scoppiava in una risata tanto imbarazzante quanto stupida.

## Commentaires

Il s'agit d'un passage crucial, car il ne se limite pas à détailler les différences entre les frères ; il met en lumière les origines psychologiques profondes de la tristesse et de l'isolement de Martin.

Le narrateur (Zac) commence par une énumération de leurs différences physiques. Il ne s'agit pas d'une simple description, mais de l'établissement d'une altérité radicale entre les deux frères : « Mon frère et moi, nous n'avons rien à voir. Rien du tout. » Cette dualité, mise en évidence par le « jeu des mille différences » et un rythme binaire, peut être perçue comme une tentative de maîtriser rationnellement le désordre affectif que la disparition de Martin a généré chez son frère, comme s'il voulait redonner un visage à ce corps disparu. L'opposition la plus significative est celle véhiculée par l'image métaphorique de la palette de couleurs, marquée par la peau rose de Zac et la pâleur des nuages de Martin. Comme une sorte de palette identitaire, elle crée un contraste entre la vie (Zac) et une forme d'évanescence ou de transparence (Martin), préfigurant symboliquement sa disparition et son statut de figure effacée au sein de la famille.

L'épisode des prénoms sert à établir la disparité (« Même nos prénoms n'ont aucun point commun »), mais aussi à expliciter le choix des parents. L'origine du prénom Martin révèle un conflit d'interprétation : Martin y voit une référence culturelle populaire à Martin Mystère, tandis que les parents semblent avoir choisi un hommage cinéphilie à Martin Scorsese (Les Affranchis, Casino). L'ambiguïté de la prononciation (« Martine ») met en lumière le rôle du hasard familial et de la confusion dans la construction identitaire.

L'élément central du passage est la blague du père : « Martin ? On l'a adopté ! Krkrkr ! On l'a trouvé dans une poubelle ! ». On observe tout de suite une rupture nette entre les deux premiers paragraphes (portrait des différences fraternelles, questions intimes) et le troisième, introduit par la figure du père, Antoine Chevallier, ce « ringard magnifique » (deux termes opposés, à la fois ridicule/péjoratif et attendrissant) qui crée une scène à la fois satirique et profondément tragique. Toujours répétée à table, devant du monde, par un père « un peu bourré » et caractérisé par ses ricanements nerveux (« Krkrkr ! »), cette blague représente un rituel de violence psychologique qui crée un sentiment d'illégitimité, d'abandon et de négation de l'identité chez Martin. La peur de Zac de découvrir que la blague du père n'en soit pas une, montre à quel point cette humiliation a corrompu la perception de la fraternité et l'appartenance familiale.

Cependant, l'acte de décrire ce traumatisme familial, notamment la « blague » paternelle, est une tentative de recomposer la blessure familiale à travers l'écriture, permettant au narrateur d'analyser, de nommer et de prendre une distance critique face à la violence émotionnelle subie, transformant ainsi le traumatisme en matière littéraire.

La narration alterne subtilement entre le « nous » fraternel (« nous nous sommes souvent tenus face à face ») et le « je » personnel (dans les jugements sur le père et les analyses), créant une tension constante entre l'appartenance au binôme fraternel et l'affirmation de sa propre identité singulière. Elle maintient une atmosphère d'intimité solidaire (« il y aura toujours un nous ») tout en soulignant le parcours individuel du narrateur.

### Notes aux choix de la traduction

La traduction de ce passage a nécessité plusieurs choix visant à conserver la tonalité familière, l'humour et la précision des relations entre les personnages, tout en assurant une lecture naturelle en italien. Ainsi, la phrase « Rien du tout. J'ai bientôt 23 ans. Martin en aura toujours deux de moins » devient « Zero. Vado per i 23. Martin ne avrà sempre due di meno ». Le choix de « Zero » permet de restituer immédiatement le ton sec, familial et définitif de l'original. L'expression « Vado per i 23 » correspond à une manière très courante de dire « j'ai bientôt 23 ans » en italien. Enfin, le futur « ne avrà » introduit une distance entre les deux frères, soulignant subtilement leur décalage d'âge comme une donnée presque immuable. Dans la description physique des deux personnages, le syntagme « On a tous les deux la peau très blanche » est rendu par « Abbiamo entrambi la pelle

bianca di intensità cromatiche assai simile » plus naturelle et fluide. La comparaison suivante, « In un campionario di colori, la mia tende al rosa, mentre la sua è dello stesso colore delle nuvole », remplace une formulation plus abstraite par une image concrète et visuelle. L'idée du « nuancier » devient ainsi un « campionario di colori », ce qui permet de désamorcer la comparaison en la rendant plus matérielle.

Pour la description corporelle, le syntagme « est plus ronde » est traduit par « è più cicciotto ». Ce choix familial permet de conserver un ton affectueux; sans jugement péjoratif, en accord avec la relation entre les personnages. Un autre passage joue sur les ambiguïtés de prononciation: « Mais comme ça se prononce Martine, ça prête à confusion » devient « Il guaio è che si pronuncia come se avesse la "e" finale – rendendolo un nome tendenzialmente femminile – e questo crea un po' di confusione ». Ici, une explicitation a été nécessaire afin de rendre compréhensible pour le lecteur italien le ressort humoristique lié à la sonorité du prénom.

Travail réalisé par Daniela Cortesi e Carlotta Cipelli

### Présentation du passage

Dans ce passage, Rouda nous entraîne au cœur d'un quartier qui n'a rien d'un décor neutre : c'est un espace vivant, dense, traversé de contradictions, où chaque détail raconte une manière d'habiter le monde. Les Jardins Perdus, ce sont dix grands immeubles disposés en demi-cercle autour d'un espace vert, coincés entre le canal de l'Ourcq et le boulevard Kennedy. Dès l'ouverture, le décor est posé : un entre-deux géographique et symbolique, entre nature et béton, entre rêve d'ailleurs et réalité urbaine. Et déjà, une première ironie affleure : certains habitants se croient un peu des Yankees, comme si le lieu lui-même fabriquait des identités imaginaires, des décalages, des projections. Le quartier est décrit comme autonome, presque autosuffisant. On ne traverse pas la ville pour vivre ici : on compose avec ce qui existe. Un mini-market, un bistro, des solidarités improvisées, des livraisons pour les personnes âgées. Tout fonctionne à l'échelle locale, dans une économie du quotidien où chacun trouve sa place — ou la négocie. Mais cette apparente tranquillité est traversée de tensions. Le béton devient labyrinthe, et les coins du quartier accueillent aussi des zones de deal, dirigées par des figures comme Milos Stankovic, personnage à la fois inquiétant et étonnamment moderne, organisant ses ventes comme s'il s'agissait de promotions commerciales ou d'événements sur les réseaux sociaux. Dans ce monde, tout se mélange : trafiquants et cadres, étudiants et retraités, rêveurs et délinquants. Les frontières sociales se brouillent sans jamais disparaître complètement. Un élément revient avec force et donne au texte une tonalité presque physique : le bruit. Aux Jardins Perdus, tout le monde parle fort, adultes comme enfants. Comme si la ville elle-même avait imprimé sa marque dans les corps. Une hypothèse est avancée, presque poétique : peut-être est-ce l'autoroute A3 toute proche, ou les pétards du passé, qui ont abîmé les tympans des habitants. Le lieu devient alors mémoire sonore autant que territoire. Au centre de cette fresque, la famille Chevallier occupe une place particulière. Installée depuis vingt ans, elle incarne différentes façons d'habiter le quartier. Antoine l'aime et s'y montre fier, presque en représentation. Martin, lui, l'a transformé en territoire identitaire, qu'il met en scène sur les réseaux sociaux. Karine, au contraire, le rejette violemment, le perçoit comme une force qui retient, qui piège, qui empêche de partir. Et c'est là que le passage prend une dimension plus intime. Le narrateur refuse l'enfermement symbolique : il ne veut ni être figé, ni ressembler à ses parents, ni se laisser définir par ce lieu, aussivant et complexe soit-il.

Ainsi, Les Jardins Perdus apparaissent comme bien plus qu'un quartier : un organisme collectif, traversé de tensions sociales, de récits contradictoires, d'attachements et de refus. Un lieu où l'on vit ensemble, parfois contre soi-même, toujours au bord du départ ou de l'ancrage.

## Traduction

Les Jardins perdus. Dix tours plantées en arc de cercle autour d'un square, avec le canal de l'Ourcq côté verdure, et l'avenue Kennedy côté béton. C'est peut-être pour ça que certains se prennent pour des Cainris. C'est peut-être aussi pour ça que mes parents m'ont appelé Zac... Pour trouver une Poste ou une agence Pôle Emploi, il faut aller jusqu'à Bondy. Mais pour tous les autres services, il y a l'épicerie de Charbel. Et pour les gens qui font la gueule derrière un comptoir, le café-bar des Slimani. C'est un quartier paisible, avec des sursauts de colère de temps en temps, des histoires drôles racontées en argot et des tristesses majestueuses. On a un réseau d'entraide pour le bricolage et un service de livraison pour les personnes âgées. La partie béton est labyrinthique, avec le point de deal de la tour Maupassant tenu par Milos Stankovic et ses charbonneurs 2.0. Milos est un visionnaire. Il organise des ventes flash, des promotions sur Snap, et même des tombolas. Tous les mondes coexistent, femmes d'affaires et trafiquants, hard workers et retraitées, étudiantes et paresseux, jeunes rêveurs et voyous insoumis. Le seul problème aux Jardins perdus, c'est qu'on parle super fort. Les enfants comme les adultes. Des grosses voix. Un gros volume. Certainement à cause de l'autoroute A3 qui passe à proximité. Ou à cause des mortiers qui nous ont percé les tympans. Nous, les Chevallier, on y habite depuis vingt ans. Pile. On est arrivés en juillet 2003. Antoine adore notre quartier. Il aime y parader lorsqu'il rentre de la salle, les manches du T-shirt remontées sur ses épaules. Martin en a fait son territoire. Il est fier de son appartenance banlieusarde, fier d'en faire la promotion sur les réseaux. Karine le déteste. À mort. Pour elle, c'est un aimant maléfique. Il attire les gens, il les rend fous et les empêche d'en partir. Moi, je ne veux pas m'y sentir prisonnier, je ne veux pas rester immobile, je ne veux pas ressembler à mes parents.

I Giardini Perduti. Dieci palazzoni piantati a semicerchio intorno ad un'aiuola, col canale dell'Ourcq sul lato verde e viale Kennedy sul lato cemento. Sarà forse per questo che alcuni si credono un po' degli Yankee. Sarà forse anche per questo che i miei mi hanno chiamato Zac... Per trovare un ufficio postale o un'agenzia di collocamento, tocca arrivare fino a Bondy. Ma per tutto il resto, ci pensa il mini market di Charbel. E per i musoni che tengono il broncio dietro un

un bancone, c'è il baretto degli Slimani. È un quartiere tranquillo, con qualche scatto di rabbia qua e là, storie divertenti raccontate in argot e maestose tristezze. Abbiamo una rete di aiuto reciproco per i lavoretti e un servizio di consegne per gli anziani. La parte in cemento è labirintica, con la piazza di spaccio ai piedi del Maupassant gestita da Milos Stankovic e i suoi "bravi 2.0". Milos è un visionario. Organizza vendite flash, promozioni su Snap e persino delle tombolate. Tutti i mondi coesistono, donne d'affari e trafficanti, hard worker e pensionate, studentesse e fannulloni, giovani sognatori e teppisti indomabili. L'unico guaio ai Giardini Perduti è che parliamo tutti a voce altissima. Bambini e adulti, uguale. Tutti dei vocioni. Dal volume assordante. Sarà colpa dell'A3 che passa lì vicino. O dei petardi che ci hanno sfondato i timpani.

Noi Chevallier ci abitiamo da vent'anni. Precisi. Siamo arrivati nel luglio del 2003. Antoine adora il nostro quartiere. Gli piace sfilare quando torna dalla palestra, con le maniche della maglietta arrotolate sulle spalle. Martin ne ha fatto il suo territorio. È fiero della sua appartenenza alla periferia, fiero di promuoverla sui social. Karine lo detesta. A morte. Per lei è una calamita malefica. Attira le persone, le fa impazzire e poi impedisce loro di andarsene. Io non voglio sentirmi prigioniero qui, non voglio restare immobile, non voglio assomigliare ai miei genitori.

## Commentaires

Ce passage constitue une scène d'exposition spatiale du roman. Il ne se limite pas à décrire le lieu où vivent les frères, mais il érige le quartier en une sorte de miroir de la dualité identitaire qui déchire la famille et la société. Le quartier est immédiatement défini par une antithèse spatiale, symbolique et politique : « le canal de l'Ourcq côté verdure, et l'avenue Kennedy côté béton. » Cette opposition (nature/construction, évasion/lourdeur) véhicule la tension constante qui caractérise la banlieue, cette recherche d'équilibre entre l'espoir et la difficulté du quotidien ; une fracture sociale évidente qui traduit la dualité des habitants. De plus, l'image des « dix tours plantées en arc de cercle » est frappante, car l'emploi du verbe « planter » pour des immeubles suggère une sorte de fausse nature, où le béton a remplacé la terre. D'ailleurs, l'expression « arc de cercle » renvoie à une idée de clôture ou de captivité sociale, soulignant l'impression d'être enfermés.

En ce qui concerne la syntaxe, qui est ici volontairement concise, elle est nourrie de phrases nominales qui confèrent au passage une valeur d'ancrage topographique, permettant presque de dessiner le lieu. En outre, l'utilisation d'expressions familières, du verlan et de l'argot (« Cainris », « font la gueule »), ancre le récit au sein d'une oralité vivante. Enfin, la référence aux « cainris » (Américains/Yankees) et le prénom du narrateur, Zac, soulignent l'ambivalence identitaire vis-à-vis du modèle américain, un rêve d'évasion souvent inatteignable.

Le passage présente une description riche et nuancée du quartier, qui n'est pas un simple lieu de misère, mais un endroit complexe marqué par de multiples réalités. Le titre même, *Les Jardins Perdus*, évoque à la fois une beauté naturelle (Jardins) et l'échec du rêve (Perdus). Ce nom devient ainsi – au-delà de sa véritable existence dans la vie de l'auteur – une métonymie de la condition banlieusarde. Le narrateur souligne l'abandon par les institutions (Poste, Pôle Emploi), dont le vide est comblé par le tissu social vivant (l'épicerie de Charbel, le café-bar des Slimani) et un réseau d'entraide (« bricolage », « livraison pour les personnes âgées »). La partie béton est le théâtre du commerce illégal, avec le « point de deal » de la Tour Maupassant tenu par Milos Stankovic et ses « charbonneurs 2.0 ». La description du trafic de drogue géré comme une entreprise capitaliste moderne constitue un discours économique sur le commerce illégal, mais surtout une parodie du monde du travail légal, faute d'opportunités par les voies traditionnelles. Des listes binaires très rythmées (« femmes d'affaires et trafiquants », « jeunes rêveurs et voyous insoumis ») créent une sorte de polyphonie sociale, un mélange qui vise à sortir de la stigmatisation en montrant la complexité de la vie de quartier, où l'affection (« tristesses majestueuses ») côtoie la délinquance organisée (« charbonneurs 2.0 »). Le fait que les habitants parlent « super fort » est expliqué de manière concrète (« autoroute A3 » « mortiers »). Ce bruit omniprésent constitue une métaphore de la saturation et du manque d'écoute dans la vie du quartier et, par extension, au sein de la famille Chevallier.

La focalisation se déplace sur l'espace familial, qui devient le théâtre de la tension identitaire. L'expression « Nous, les Chevallier » est perçue comme une prise de parole collective et intime. Chaque membre de la famille se définit par rapport au lieu, qui devient un champ d'investissement affectif contrasté.

## Notes aux choix de traduction

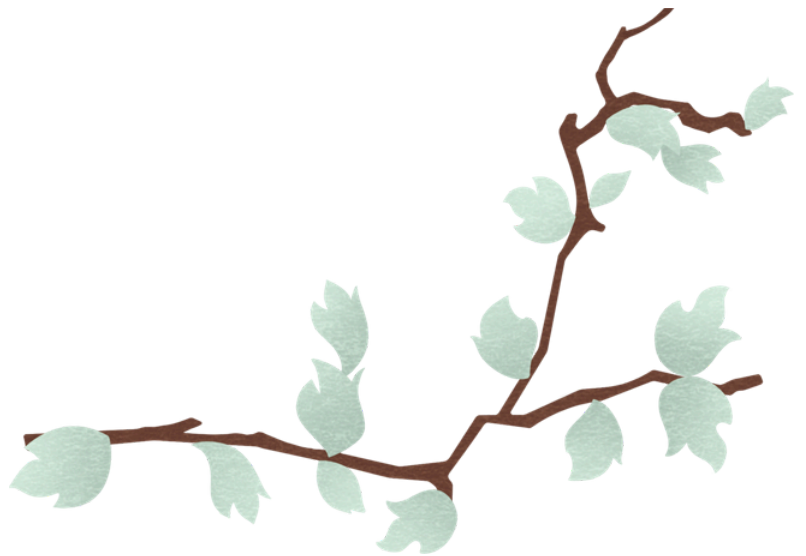
Traduire un texte comme celui de Rouda, ce n'est pas seulement passer d'une langue à une autre : c'est recréer un lieu, une ambiance, un rythme de vie. Dans ce passage, chaque choix de traduction vise à restituer la force concrète et orale des *Giardini Perduti*, tout en les rendant immédiatement lisibles pour un lecteur italien. Dès l'ouverture – « Les Jardins perdus. Dix tours plantées en arc de cercle... » – la traduction « I Giardini Perduti. Dieci palazzoni piantati a semicerchio » conserve la structure en phrases brèves, presque nominales, qui donne au texte son effet d'ancrage visuel. Le mot « palazzoni » restitue la masse écrasante des tours, tandis que « a semicerchio » suggère une forme à la fois organisée et enfermante, comme un espace qui se referme sur lui-même. L'expression « tours plantées » a été volontairement conservée dans son imaginaire : elle détourne le geste naturel de planter des arbres pour l'appliquer au béton, comme si la ville remplaçait définitivement

la nature. Le travail sur les registres sociaux passe ensuite par des choix très ciblés. Ainsi, « certains se prennent pour des cainris » devient « alcuni si credono un po' degli Yankee ». Le verlan français est remplacé par une référence culturelle immédiatement reconnaissable en italien : l'imaginaire américain. Yankee permet de conserver l'idée de projection identitaire sans perdre le lecteur dans une équivalence trop opaque. La dimension quotidienne et administrative du quartier est elle aussi fortement marquée. « Pour trouver une Poste ou une agence Pôle Emploi, il faut aller jusqu'à Bondy » devient « Per trovare un ufficio postale o un'agenzia di collocamento, tocca arrivare fino a Bondy ». Le choix de « tocca arrivare » restitue une oralité simple et légèrement résignée, plus expressive que la tournure neutre « bisogna andare ». L'explicitation de Pôle Emploi en « agenzia di collocamento » est également nécessaire pour assurer la compréhension immédiate du lecteur italien. Le même souci de naturalité guide la traduction des portraits du quotidien. « Les gens qui font la gueule derrière un comptoir » devient « i musoni che tengono il broncio dietro un bancone ». « Musoni » restitue le registre familier et visuel de l'expression française, sans alourdir la phrase. De la même manière, « des sursauts de colère de temps en temps » est rendu par « qualche scatto di rabbia qua e là ». L'expression qua e là donne une impression de dispersion naturelle, plus vivante que des adverbes trop techniques comme sporadicamente.

Certains choix concernent directement la spatialisation du récit. Le « point de deal de la tour Maupassant » devient « la piazza di spaccio ai piedi del Maupassant ». L'idée de tour disparaît au profit d'un repérage plus concret : ai piedi del, qui situe immédiatement l'action dans l'espace vécu du quartier, sans lourdeur descriptive. L'un des choix les plus marquants est sans doute celui de « charbonneurs 2.0 », traduit par « bravi 2.0 ». Ici, le passage à une référence italienne forte – les bravi de Manzoni – permet d'ancrer la figure du petit délinquant dans une mémoire littéraire locale. Le suffixe 2.0 introduit quant à lui la modernité numérique, créant un contraste entre tradition et contemporanéité. Dans un registre plus populaire, « tombolas » devient « tombolate », forme plus naturelle et plus courante en italien dans un contexte informel. Ce choix privilégie la fluidité orale plutôt que la fidélité morphologique stricte.

Le travail sur la voix collective du quartier est également central. « Le seul problème aux Jardins perdus, c'est qu'on parle super fort » devient « L'unico guaio ai Giardini Perduti è che parliamo tutti a voce altissima ». Le remplacement de problema par guaio renforce la tonalité familière du narrateur, tandis que altissima intensifie l'effet sonore sans alourdir la phrase. Cette dimension sonore est encore accentuée par le choix de vocioni pour « grosses voix » : un terme expressif qui ne décrit pas seulement le volume, mais aussi la présence physique et sociale des habitants. routière, sans besoin d'explicitation.

Enfin, un détail apparemment simple comme « l'autoroute A3 » est conservé tel quel, sans ajouter autostrada. En italien, l'usage courant suffit : dire A3 évoque immédiatement une infrastructure. Ainsi, ces choix de traduction dessinent un même objectif : faire exister en italien un quartier qui parle fort, qui déborde de vie, et dont la langue doit rester aussi directe, orale et incarnée que celle de l'original



## Travail réalisé par Sarah Hamouni

### Présentation du passage

Dans ce passage, le lecteur suit Zac à travers une scène intime et apparemment légère, marquée par la présence d'Anaïs et par une série de souvenirs à la fois tendres et révélateurs. Derrière l'humour et la complicité, le récit glisse vers une réflexion plus grave : celle d'un quartier désabusé, où la politique semble lointaine, incompréhensible ou inutile. Les discussions évitées, l'abstention électorale, la montée de l'extrême droite et la perte de repères collectifs dessinent le portrait d'une jeunesse inquiète, privée de voix dans lesquelles se reconnaître. À travers une écriture vivante et proche de l'oral, le texte montre comment l'intime et le politique s'entremêlent, révélant un sentiment d'abandon et une fracture profonde entre les citoyens et les institutions.

### Traduction

Anaïs réapparaît vêtue d'une robe à fleurs. Elle est belle, c'est rare de la voir habillée autrement qu'en tenue de sport. Zac, franchement, depuis que je te connais, t'attires toujours les plans chelous et les gens bizarres. Elle ne se trompe pas, c'est vrai, j'ai souvent la maladresse de glisser sur des imprévus, et de tomber dans des histoires étranges comme la vie. Elle me rappelle la fois où j'ai jeté à la poubelle deux kilos de beuh que j'avais trouvés près du potager, pour moi c'était de l'herbe sèche, alors que c'était la marchandise d'un grand du quartier, et le père de Charbel était intervenu pour m'éviter une punition de plusieurs années. Anaïs... J'avais 8 ans... Et la fois où j'ai secouru un nain qui s'était retrouvé nu dans la rue, après l'incendie de l'atelier de dessin dans lequel il posait comme modèle. Anaïs... Il m'est tombé dans les bras ! Et la nuit où je suis resté à Paris pour aider un vieux fou qui avait du mal à tirer son ombre, et qui voulait juste rentrer chez lui. Anaïs... Je les ai ramenés, lui et son ombre. Elle ne me répond pas, mais j'attrape son regard avec ma bouche. Je pose ma main sur sa peau nue et je la sens frissonner. On rigole de mes drôles d'histoires. Peut-être parce que les ombres qui planent autour de Martin dissimulent un terrain glissant. Avec Anaïs, nous ne parlons jamais de politique.

Saluez votre partenaire. En garde. Boxe ! Elle considère que les valeurs qu'elle transmet aux petits de la salle de boxe sont les meilleures armes pour affronter demain. Le respect, l'humilité, le courage, la détermination. Mon frère, lui, il a toujours dit que la politique ne servait à rien. Comme beaucoup de nos potes aux Jardins perdus, il n'a pas voté en 2022. Il venait pourtant d'avoir 20 ans, et c'était la première fois qu'il pouvait donner sa voix. Pourquoi ? Flemme. C'est surtout pour éviter d'en parler. De politique. Dans nos quartiers comme ailleurs, des fossés trop profonds se sont creusés. Y a personne qui nous représente ! Devant l'épicerie de Charbel, les grands postillonnent des brins de tabac sur le trottoir et les regards disparaissent dans des volutes de fumées. Les silences ne sont rompus que par des constats amers qu'on jette comme des proverbes. Tous des pourris... Avant, le quartier votait communiste. Mais les seuls qui continuent à distribuer des tracts sur le marché du centre-ville, ce sont les militants du RN. Qu'on les appelle FN ou RN, c'est du pareil au même : Marine et ses troupes ont fait un carton aux élections de 2022. Aujourd'hui Marine et Bardella sont devenus désirables. Avec Martin, on était trop petits pour voir tout ça grandir. En 2002, le visage du vieux Le Pen n'a surgi que sur les écrans de nos parents. On s'est réveillés adultes, et tout était déjà décomplexé. Même aux Jardins perdus, on a lâché l'affaire. On a cédé à l'apathie générale. On avait organisé une manifestation géante pour empêcher que notre square ne soit renommé, mais personne n'a bougé lorsqu'ils ont rebaptisé nos tours avec des noms d'écrivains.

Les soulèvements de l'été ont creusé des tranchées plus redoutables encore. On nous a volé nos mots, et les moyens d'organiser une pensée collective. À force de marcher désarmés, on ne sait plus trop quoi penser, on ne sait plus trop quoi faire. Les prochaines échéances sont lointaines. Ce ne seront que les européennes, elles n'auront pas d'impact, personne n'ira voter. Macron sait ce qu'il fait ! Les grands répètent des phrases entendues à la télé. Mais on est tous anxieux. La jeunesse se désengage. Elle ne manque pas de convictions. Elle manque de visages qui lui ressemblent, de voix qui lui parlent, de références auxquelles s'accrocher. Personne ne lui donne envie de glisser un bulletin dans l'urne.

Anaïs riappare vestita con un abito a fiori. E' bella, è raro vederla vestita diversamente da una tuta. Zac, dai, da quando ti conosco, attiri sempre piani assurdi e tipi fuori di brutto. Non si sbaglia, è vero, spesso ho il talento un po' goffo di cacciarmi in imprevisti e di ritrovarmi in storie così strane, come la vita stessa. Mi ricorda la volta che ho buttato nel bidone due chili di maria che avevo trovato vicino agli orti. Per me era erba secca, mentre si trattava proprio della merce di un pezzo grosso della zona, e il padre di Charbel era intervenuto per evitarmi lunghi anni di punizioni. Anaïs avevo 8 anni...

E la volta che soccorsi un nano che si era ritrovato nudo in mezzo alla strada, dopo l'incendio dell'atelier in cui posava come modello. Anaïs mi è letteralmente caduto tra le braccia! E la notte che sono rimasto a Parigi per aiutare un vecchio pazzo che faceva fatica a trascinarsi dietro l'ombra, e che voleva solamente rientrare a casa. Anaïs... li ho riaccompagnati io, lui e la sua ombra. Lei non mi risponde, ma catturo il suo sguardo con la mia bocca. Le appoggio una mano sulla pelle nuda e sento i suoi brividi. Scherziamo delle mie storie strampalate. Forse perché le ombre che aleggiano intorno a Martin nascondono un terreno scivoloso. Io e Anaïs, non parliamo mai di politica. Saluto al vostro compagno. In guardia. Boxe! Lei pensa che i valori trasmessi ai piccoli del ring di boxe siano le migliori armi per affrontare il domani. Il rispetto, l'umiltà, il coraggio, la determinazione. Mio fratello, ha sempre detto che la politica non serve a niente. Come molti dei nostri amici ai Giardini Perduti, non ha votato nel 2022. Aveva tuttavia, appena compiuto 20 anni, e era la prima volta che poteva dire la sua. Perché? Voglia zero.

Soprattutto per evitare di parlarne. Di politica. Qui come d'altre parti, sono stati scavati fossati troppo profondi. Non c'è proprio nessuno che ci rappresenti! Davanti al minimarket di Charbel, i grandi sputacchiano pezzetti di tabacco sul marciapiede e gli sguardi spariscono dietro nuvole di fumo. I silenzi sono interrotti da amare constatazioni buttate lì come proverbi. Tutti marci... prima qui si votava comunista. Ma i soli a distribuire dei volantini al mercato del centro, sono i militanti dell'RN. Che si chiamino FN o RN, è lo stesso: Marine e le sue truppe hanno trionfato alle elezioni del 2022. Oggi Marine e Bardella sono diventati desiderabili. Io e Martin, eravamo ancora troppo piccoli per vedere tutto questo crescere. Nel 2022, il volto del vecchio Le Pen è apparso solo sugli schermi dei nostri genitori. Ci siamo svegliati adulti, e tutto era già disinibito. Anche ai Giardini Perduti, ce ne siamo lavati le mani. Abbiamo ceduto all'apatia generale. Avevamo organizzato una manifestazione enorme per impedire che la nostra piazza non fosse rinominata, ma nessuno ha mosso un dito quando hanno ribattezzato i nostri edifici con nomi di scrittori. Le sommosse dell'estate hanno scavato trincee ancora più temibili. Ci sono state rubate le parole e i mezzi per organizzare un pensiero collettivo. A forza di camminare disarmati, non si sa più bene cosa pensare, non si sa più bene cosa fare. Le prossime elezioni sono lontane. Non saranno che le europee, non avranno impatto, nessuno andrà a votare. Macron sa cosa sta facendo! Gli adulti ripetono frasi sentite alla TV. Ma siamo tutti in preda all'ansia. I giovani si tirano indietro. Non manca di convinzioni. Mancano volti in cui rispecchiarsi, voci in cui riconoscersi, riferimenti cui aggrapparsi. Nessuno li invoglia a infilare la scheda nell'urna.

## Notes aux choix de traduction

L'incipit du passage s'ouvre sur la réapparition d'Anaïs, décrite par une série de notations simples mais chargées de sensualité discrète : la robe à fleurs, la peau nue, le frisson. Cette ouverture constitue une parenthèse lumineuse, au sens où elle installe un espace de douceur, d'intimité et de stabilité affective avant la plongée progressive dans une réalité politique sombre et désenchantée. La traduction « Anais riappare vestita con un abito a fiori. È bella, è raro vederla vestita diversamente da una tuta » reproduit fidèlement cette sobriété descriptive, sans amplification lyrique ni appauvrissement stylistique. Ce choix est fondamental : Anaïs n'est pas idéalisée, elle est présentée comme un point d'ancrage corporel et émotionnel, une présence rassurante dans un monde qui se dérègle. D'un point de vue traductologique, toute surcharge métaphorique aurait rompu cet équilibre et déplacé la fonction narrative du personnage. Anaïs incarne ainsi une alternative au politique discursif : elle refuse d'en parler, non par indifférence, mais parce que le politique est devenu un espace conflictuel et saturé. Cette retenue est respectée dans la traduction, qui évite toute explicitation interprétative.

La traduction du passage « spesso ho il talento un po' goffo di cacciarmi in imprevisti e di ritrovarmi in storie così strane, come la vita stessa » propose une réécriture légèrement amplifiée de l'original, mais elle en respecte pleinement l'esprit et la tonalité. Sur le plan lexical, le choix de « talento un po' goffo » est particulièrement significatif : là où le français parle de maladresse, la traduction transforme cette faiblesse en une qualité paradoxale, presque ironique. Ce glissement rend très bien l'autodérision du narrateur et contribue à la construction d'un personnage conscient de ses contradictions, capable de regarder ses propres errances avec humour. L'ajout de talento n'idéalise pas la situation, mais renforce au contraire l'ironie douce du propos. Du point de vue des verbes, « glisser sur des imprévus » et « tomber dans des histoires » sont traduits par « cacciarmi in imprevisti » et « ritrovarmi in storie », deux formulations qui conservent l'idée de mouvement non maîtrisé et de dérive. Le choix de « cacciarmi » suggère une implication involontaire mais répétée, tandis que « ritrovarmi » insiste sur le caractère inattendu de ces situations, en cohérence avec la logique du récit. Enfin, l'ajout de « la vita stessa » à la fin de la phrase accentue la dimension réflexive déjà présente dans l'original. La traduction ne se contente pas de restituer une série d'événements étranges : elle réaffirme que cette bizarrerie est constitutive de la vie elle-même.

Les anecdotes rapportées par Zac (la drogue jetée à la poubelle, le nain nu, le vieil homme et son ombre) relèvent d'un registre du bizarre, proche du conte et du fantastique léger. Elles interrompent la scène intime mais remplissent une fonction essentielle : elles construisent Zac comme un personnage maladroit, marginal, passeur entre les marges du réel et une réalité sociale invisible. La traduction de « deux kilos de bœuf » par « due chili di maria » est ici particulièrement significative. Ce choix n'est pas purement lexical, mais culturel et pragmatique : pour un lectorat italien, le mot « maria » active immédiatement un imaginaire de la drogue informelle, de quartier, sans nécessiter d'explication supplémentaire. La marginalité est rendue plus immédiatement lisible, sans alourdir le texte. De même, le maintien de formulations simples et orales (« mi è letteralmente caduto tra le braccia, li ho riaccompagnati io ») préserve le caractère non héroïque de ces actions. Zac ne se pose jamais en sauveur : il agit par dérive, par hasard, ce qui anticipe la posture politique du narrateur, marquée par l'imprévu, l'absence de repères et la difficulté à se positionner. Ces anecdotes fonctionnent ainsi comme un remède narratif provisoire à la noirceur sociale: elles instaurent une distance ironique face à un monde qui glisse vers la radicalisation.

La répétition du prénom Anaïs... agit comme un dispositif narratif et rythmique. Elle instaure une fausse lassitude, mais surtout, elle désigne Anaïs comme témoin affectif de la narration. Dans la traduction, le maintien de cette répétition est crucial : toute suppression aurait affaibli la tension entre parole et silence. Les silences d'Anaïs ne sont pas des absences, mais des tentatives douces de ramener Zac au réel, souvent par l'humour ou le contact physique. Traduire « je l'attrape avec ma bouche » par « catturo il suo sguardo con la mia bocca » conserve cette étrangeté sensorielle sans la rationaliser. La traduction respecte ainsi une poétique du geste, essentielle pour comprendre Anaïs comme figure de résistance non verbale. La séquence « Saluez votre partenaire. En garde. Boxe ! » marque une rupture énonciative nette. On passe du récit intime et anecdotique aux impératifs performatifs, où le narrateur nous projette directement dans la scène comme si le lecteur devenait pratiquant. La traduction choisie « Saluto al vostro compagno. In guardia. Boxe! » préserve deux éléments essentiels : la brièveté syntaxique puisque chaque phrase est courte, sans subordination, reproduisant la cadence directe et martelée de l'original et la modalité injonctive car il n'y a aucune reformulation ou médiation. Dans le texte original, les valeurs d'Anaïs sont énoncées ainsi : « Le respect, l'humilité, le courage, la détermination ». L'absence de verbe fait que ces mots ne sont pas simplement des idées, mais des éléments posés dans l'espace, presque matériels. La traduction : « Il rispetto, l'umiltà, il coraggio, la determinazione » maintient cette suspension.

Toute tentative d'ajout verbal aurait inséré un discours idéologique explicatif, exactement ce que le texte cherche à éviter. Les valeurs sont ainsi incarnées et pratiquées, non argumentées : elles deviennent des gestes, un rituel du quotidien. Cette approche prend tout son sens face au reste du passage : le narrateur évoque la perte des mots (« On nous a volé nos mots »), l'impossibilité de penser collectivement et la répétition mécanique de phrases entendues à la télévision. Dans ce contexte, la boxe et les valeurs qu'Anaïs transmet représentent un engagement qui se fait par le corps, la discipline et la transmission directe, et non par le langage politique. La traduction renforce cette lecture : là où la politique institutionnelle est saturée de paroles vides, Anaïs agit silencieusement. Le choix de laisser les phrases nominales sans gloses respecte ce silence actif.

Le passage consacré à Martin introduit l'abstention comme phénomène massif. Le choix de traduire « flemme » par « voglia zero » nous semble particulièrement pertinent. Ce syntagme bref, isolé typographiquement, occupe à lui seul une ligne, exactement comme en français. Dans la traduction du mot « flemme », plusieurs options étaient envisageables, notamment « sbatti » ou « scazzo ». Ces deux variantes auraient donné un ton plus argotique et plus agressif : « sbatti » évoque l'effort ou le dérangement à accomplir une tâche, tandis que « scazzo » porte une connotation de colère ou de frustration active. Or, dans le texte original, flemme n'exprime pas une protestation énergique mais plutôt une résignation passive et détachée, un désengagement tranquille face à la politique. C'est un mot familier, court et immédiat, qui, isolé après la question « Pourquoi ? », crée un effet de suspension et permet au lecteur de ressentir directement l'attitude du narrateur sans médiation explicative. La traduction « voglia zero » conserve cette concision et ce registre familier, tout en restant compréhensible pour un lectorat italien contemporain. Elle réussit ainsi à préserver la légèreté, l'ironie implicite et le caractère spontané de la réponse, exactement comme le mot flemme le faisait en français. La description des Jardins perdus repose sur une série d'images de dépossession et de désengagement : regards qui se perdent dans la fumée, silences réduits à des constats amers, proverbes lancés sans interlocuteur précis. Dans la traduction, le choix a été fait de laisser l'acronyme RN, sans expliciter en Rassemblement National. Plusieurs options existaient : développer l'acronyme pour le lecteur italien (Rassemblement National) ou utiliser des équivalents explicatifs comme « partito di estrema destra ». Cependant, conserver « RN » permet de préserver la concision et le rythme du texte, qui en français est très rapide et fragmenté dans cette partie. Cela crée un effet de familiarité et d'authenticité, car le narrateur parle comme les jeunes du quartier, qui utilisent eux-mêmes les sigles plutôt que le nom complet.

L'explication détaillée aurait risqué d'alourdir le passage et de rompre le ton oral, immédiat et légèrement ironique du récit. Par ailleurs, l'acronyme reste compréhensible dans le contexte grâce aux indices donnés dans le texte (les tracts au marché, Marine et Bardella), ce qui permet au lecteur italien de saisir la normalisation politique et l'impact de l'extrême droite sans médiation supplémentaire. Ce choix traduit donc un équilibre entre fidélité au style et intelligibilité pour le lecteur, tout en conservant la force implicite de la critique sociale et politique. La phrase « Aujourd'hui Marine et Bardella sont devenus désirables » constitue une rupture discursive majeure. La traduction par « appetibili » conserve l'ironie froide du narrateur : l'extrême droite n'est plus seulement tolérée, elle est devenue un objet de désir, signe d'une normalisation profonde. L'opposition avant/après (Le Pen cantonné aux écrans parentaux vs banalisation actuelle) est traduite en respectant le rythme binaire du texte source, qui matérialise la décomplexion progressive du discours politique.

Dans le passage suivant, le narrateur souligne la perte d'énergie collective et l'apathie qui s'installe, malgré les efforts initiaux de mobilisation, et met en évidence la banalisation progressive de changements symboliques dans le quartier, comme le fait de rebaptiser des bâtiments. L'expression « disinibito » reflète la banalisation de l'extrême droite, traduite fidèlement de « décomplexé », sans ajout d'explication ou de jugement. Le lecteur perçoit ainsi que le tabou politique est disparu, et que la jeunesse est entrée dans un contexte où Marine et Bardella sont normalisés, sans que le narrateur ait besoin de le commenter explicitement. La traduction rend également l'apathie et le désengagement du quartier. Les locutions « ce ne siamo lavati le mani » et « nessuno ha mosso un dito » transmettent la passivité volontaire des habitants, conservant le ton familier et ironique de l'original. L'emploi de ces expressions idiomatiques permet au texte italien de refléter l'abandon symbolique et collectif, illustrant la dépossession d'énergie civique et la frustration face à l'inaction politique. Enfin, la traduction maintient le registre narratif et critique du texte source. Le contraste entre la mobilisation initiale « Avevamo organizzato una manifestazione enorme » et l'échec final « nessuno ha mosso un dito » rend tangible le processus de normalisation de l'extrême droite et la perte de repères politiques. Les choix de traductions ne se limitent donc pas à un rendu linguistique : ils reproduisent un régime de sens, où l'apathie, la dépossession symbolique et la banalisation de Marine et Bardella apparaissent clairement, tout en conservant l'ironie douce et la perspective intimiste du narrateur sur la vie dans les Jardins Perdus. La dernière partie du passage insiste sur un phénomène central :

« On nous a volé nos mots ». La traduction « Ci sono state rubate le parole » conserve la métaphore du vol, essentielle pour comprendre la dépolitisation non comme absence de convictions, mais comme désappropriation des outils symboliques nécessaires à la pensée collective.

La répétition de « on ne sait plus... on ne sait plus... » est maintenue par « non sappiamo più... non sappiamo più... », traduisant un sentiment d'impuissance diffuse. Les deux mobilisations évoquées (la manifestation pour le square, le silence face au renommage des tours) fonctionnent comme des marqueurs de l'effondrement de l'énergie collective. La phrase « Aujourd'hui Marine et Bardella sont devenus désirables » constitue une rupture discursive majeure. La traduction par « appetibili » conserve l'ironie froide du narrateur : l'extrême droite n'est plus seulement tolérée, elle est devenue un objet de désir, signe d'une normalisation profonde. L'opposition avant/après (Le Pen cantonné aux écrans parentaux vs banalisation actuelle) est traduite en respectant le rythme binaire du texte source, qui matérialise la décomplexion progressive du discours politique.

Dans le passage suivant, le narrateur souligne la perte d'énergie collective et l'apathie qui s'installe, malgré les efforts initiaux de mobilisation, et met en évidence la banalisation progressive de changements symboliques dans le quartier, comme le fait de rebaptiser des bâtiments. L'expression « disinibito » reflète la banalisation de l'extrême droite, traduite fidèlement de « décomplexé », sans ajout d'explication ou de jugement. Le lecteur perçoit ainsi que le tabou politique est disparu, et que la jeunesse est entrée dans un contexte où Marine et Bardella sont normalisés, sans que le narrateur ait besoin de le commenter explicitement. La traduction rend également l'apathie et le désengagement du quartier. Les locutions « ce ne siamo lavati le mani » et « nessuno ha mosso un dito » transmettent la passivité volontaire des habitants, conservant le ton familier et ironique de l'original. L'emploi de ces expressions idiomatiques permet au texte italien de refléter l'abandon symbolique et collectif, illustrant la dépossession d'énergie civique et la frustration face à l'inaction politique.

Enfin, la traduction maintient le registre narratif et critique du texte source. Le contraste entre la mobilisation initiale « Avevamo organizzato una manifestazione enorme » et l'échec final « nessuno ha mosso un dito » rend tangible le processus de normalisation de l'extrême droite et la perte de repères politiques. Les choix traductifs ne se limitent donc pas à un rendu linguistique : ils reproduisent un régime de sens, où l'apathie, la dépossession symbolique et la banalisation de Marine et Bardella apparaissent clairement, tout en conservant l'ironie douce et la perspective intimiste du narrateur sur la vie dans les Jardins Perdus. La dernière partie du passage insiste sur un phénomène central : « On nous a volé nos mots ». La traduction « Ci sono state rubate le parole » conserve la métaphore du vol, essentielle pour comprendre la dépolitisation non comme absence de convictions, mais comme désappropriation des outils symboliques nécessaires à la pensée collective. La répétition de « on ne sait plus... on ne sait plus... » est maintenue par « non sappiamo più... non sappiamo più... », traduisant un sentiment d'impuissance diffuse. Les deux mobilisations évoquées (la manifestation pour le square, le silence face au renommage des tours) fonctionnent comme des marqueurs de l'effondrement de l'énergie collective.

Le choix de traduire « Les grands » par « gli adulti » permet de clarifier immédiatement pour le lecteur italien à qui le narrateur fait référence, tout en conservant le jugement critique implicite. En français, « les grands » est une expression désignant les adultes avec un léger ton ironique, comme si ces figures étaient déconnectées du monde réel des jeunes. La traduction perd cette ambiguïté lexicale, mais elle maintient la critique sociale grâce à la continuation : « ripetono frasi sentite alla TV ». Cette formulation souligne la passivité et la répétition mécanique des adultes, montrant qu'ils répètent des phrases entendues sans véritable réflexion ni action. Ainsi, le choix traduit la cible explicite du narrateur et son regard ironique sur l'inaction des adultes, renforçant le contraste avec le désengagement mais aussi l'énergie et les valeurs incarnées par les jeunes du quartier. Dans le passage suivant, « Mais on est tous anxieux » traduit par « Ma siamo tutti in preda all'ansia » opère un léger déplacement sémantique mais cohérent. En français, « anxieux » fonctionne comme un état diffus et collectif, sans forte caractérisation psychologique individuelle. En italien, le choix de « in ansia » (plutôt que ansiosi) évite justement de transformer cette inquiétude en trait stable des personnes. « In preda all'ansia » met l'accent sur une condition subie, provoquée par le contexte social et politique. La traduction renforce l'idée d'une anxiété collective, transitoire et imposée, en accord avec le reste du passage. Le choix est donc pertinent sur le plan discursif : il déplace l'angoisse du sujet vers la situation qui la produit. Dans la traduction « Mancano volti in cui rispecchiarsi, voci in cui riconoscersi, riferimenti a cui aggrapparsi », on retrouve une forme très proche du texte source, tant sur le plan syntaxique que sur le plan sémantique. Chaque élément de la série nominale (volti, voci, riferimenti) correspond directement aux termes français, et la construction répétitive in cui... / a cui... reflète le parallélisme et le rythme de l'original. Ce choix conserve la force évocatrice du passage : il exprime le sentiment de désorientation et de manque de modèles auxquels les jeunes sont confrontés. L'usage des verbes rispecchiarsi et riconoscersi traduit le registre introspectif et affectif de l'original, insistant sur l'identification et la reconnaissance personnelle, tandis que aggrapparsi rend l'idée de soutien ou d'ancrage dans des références solides. En gardant la structure elliptique et répétitive, la traduction reproduit le rythme et l'accumulation emphatique du texte français, ce qui contribue à transmettre le désarroi et la vulnérabilité des jeunes face à l'absence de figures inspirantes ou de repères symboliques. En conclusion, dans ce long passage, l'intime et le politique se mêlent sans jamais se confondre. La traduction respecte cette dynamique en conservant l'oralité, l'ironie discrète et le sentiment de désorientation qui traverse le récit. À travers Anaïs et Zac, le texte montre une jeunesse qui ne manque pas de valeurs, mais de repères et de voix crédibles. Les choix de traduction permettent de préserver cette tension entre douceur, dérive et désengagement politique, en rendant sensible une forme de résistance silencieuse fondée sur le corps, le geste et l'expérience quotidienne plutôt que sur le discours idéologique.

**Travail réalisé par Nicole Piccolo**

**Présentation du passage**

La recherche de Martin se révèle plus difficile qu'il ne le pensait. En s'infiltrant dans l'extrême droite, Zac devra faire face à ses peurs, à la violence de Pierrot et à celle d'un monde clandestin et caché. Dans ce contexte social violent et dangereux, le besoin d'avoir une double identité, une double face, devient la seule façon de survivre.

**Traduction**

Ce matin, il n'y a presque personne au service courrier. Les nouveaux ont pris le rythme des anciens. Alors que je fais couler un café à la machine, Pierrot surgit dans mon dos et m'attrape par l'épaule. Ça devient une habitude. Mais cette fois-ci, il me tire par le cou, me soulève par le T-shirt et m'entraîne dans les toilettes. Je suis plus surpris qu'effrayé, mais il ne me laisse ni le temps de me débattre, ni l'occasion d'ouvrir la bouche. Tu poses beaucoup de questions, mec. Mes gars t'ont pas trouvé sur les réseaux. Je lui demande de quels gars il parle. T'as pas Insta ? t'as pas TikTok ? Il me plaque contre un mur, il écrase sa main contre mon visage et il sort un couteau à cran d'arrêt. La lame me frotte le menton. T'es un putain de gauchiste ? Tu veux que j'te nique ta mère ? Je me liquéfie. Sa brutalité inattendue, sa double face déformée par la haine me font bégayer.

J'improvise. Je lui donne des gages, je reprends des discours lus sur le web ou entendus dans des vidéos. Lâche-moi frérot ! Je suis de ton côté ! Je lui dis que j'appartiens à cette jeunesse qui refuse de baisser les bras face à l'immigration et au rouleau compresseur des idées gauchistes. Je lui dis que je voudrais que mon quartier rejoigne la lutte, que je cherche des espaces où m'engager. Il me relâche aussi brusquement qu'il m'avait attrapé. Il replie la blade de son couteau. Son visage reprend sa normalité asymétrique et ses yeux vairons me fixent calmement. C'est bien Coco. Tu t'es pas chié dessus. Rendez-vous ce soir. Porte d'Orléans. 20h. Et il rejoint l'open space comme si de rien n'était, en criant à la cantonade que ça va être une belle journée.

Je me laisse glisser sur le carrelage, le souffle court, les poings serrés. Mes ongles se plantent dans la paume de mes mains, je contiens ma colère et la furieuse envie de le rattraper pour lui exploser les dents contre la porcelaine des toilettes. Pour entrer dans l'univers de l'ultradroit, je vais devoir passer un test. Peut-être le même que Martin.

Je sais que Pierrot ne me fait pas confiance. Je le retrouve à la sortie du métro Porte d'Orléans, on marche vers la banlieue Sud. Qui dit pas d'voiture, dit pas d'filature. C'est plus facile de les griller si t'es suivi. Non content d'être imprévisible et violent, Pierrot est également parano. Oublie Imperium, c'est des p'tits bourges, et moi j'suis pas l'Abbé Pierre. Il ne m'emmène pas faire une maraude ou distribuer des plateaux-repas. On serpente dans des rues sombres et on s'arrête devant un hangar coincé entre le périphérique et Montrouge. Accroche-toi Coco ! On va pas voir un concert. Deux colosses en bombers noirs nous saluent d'un hochement de tête, ils nous palpent les flancs et les poches, et nous ouvrent une porte en métal.

Le hangar est immense. La surface en béton est totalement vide. Au centre, des barrières de chantier forment un cercle de métal. Fixés sur des trépieds, des caméras et des projecteurs lumineux sont pointés vers l'arène. Il n'y a autour des clôtures que des mecs vêtus de noir, les têtes masquées ou recouvertes de foulards. Au centre du cercle, deux jeunes gars athlétiques se font face. Le torse et les mains nus, ils sautillent dans leurs shorts de sport. Pierrot me passe un bandana, je le noue autour de mon visage, et on s'accroche à l'extérieur de la grille.

C'est un combat clandestin retransmis sur la chaîne Youtube KOTS, King of the Streets. Un hooligan anglais, English Wolf, contre un street fighter polonais, Shooter. Les supporters de chaque combattant forment deux clans bien distincts.

Stamattina non c'è quasi nessuno al servizio consegne. I nuovi hanno preso il ritmo dei veterani. Mentre mi faccio un caffè alla macchinetta, Pierrot mi sorprende da dietro e mi afferra la spalla. Sta diventando un'abitudine. Ma questa volta mi prende per il collo, mi solleva per la maglietta e mi trascina in bagno. Sono più sorpreso che spaventato, ma non mi lascia né il tempo di divincolarmi, né di aprir bocca. Fai un sacco di domande, tu. I miei fratelli non ti hanno trovato sui social. Gli ho chiesto di quali fratelli parlasse. Non c'hai Instagram? Non c'hai Tiktok? Mi sbatte al muro, mi sbatte la mano in faccia e tira fuori un coltello a scatto. La lama mi sfiora il mento. Sei una zecca comunista del cazzo? Vuoi che mi fotta tua madre? Sbianco. La sua inattesa brutalità e la sua doppia faccia deformata dall'odio mi fanno balbettare. Improvviso. Gli do delle prove, riprendo discorsi letti online o presi da qualche video. Mollami fra! Sto dalla tua parte! Gli dico che appartengo a questa gioventù che rifiuta di piegarsi all'immigrazione e al carro armato delle idee sinistroidi. Gli dico che vorrei che la mia zona si unisse alla lotta, che cerco degli spazi dove impegnarmi. Mi lascia così bruscamente come mi aveva preso. Abbassa la lama del coltello. La sua faccia riprende la sua solita asimmetria e i suoi occhi spaiati riprendono a fissarmi con calma. Bravo Cocco. Non ti sei cagato addosso. Stasera. Porte d'Orleans. Alle 8. E raggiunge l'open space come se niente fosse, gridando a squarciagola che sarà una bella giornata.

Mi lascio scivolare sul pavimento, respiro corto, pugni serrati. Le mie unghie si conficcano sul palmo delle mie mani, trattengo la rabbia e la furiosa voglia di raggiungerlo per fargli saltare i denti contro la porcellana del bagno. Per entrare nell'universo dell'estrema destra, devo passare un test. Forse lo stesso che ha fatto Martin. So che Pierrot non si fida di me. Me lo ritrovo all'uscita della metro Porte d'Orléans, camminiamo insieme verso la zona sud. Niente macchina, niente scia, così capisci subito se qualcuno ti spia. Non contento di essere imprevedibile e violento, Pierrot sta sempre in para. Dimentica Imperium, sono dei fighetti, e io non sono mica Padre Pio. Non mi sta portando ad aiutare la gente o a distribuire i pasti. Ci aggiriamo per strade buie e ci fermiamo davanti ad un capannone tra la tangenziale e Montrouge. Tieniti forte Cocco! Non stiamo mica andando a vedere un concerto. Due colossi con un bomber nero ci salutano con un cenno di capo, ci tastano i fianchi e le tasche e ci aprono una porta in metallo. Il capannone è immenso. La superficie in cemento è completamente vuota. Al centro, le barriere del cantiere formano un cerchio in metallo. Fissati su dei treppiedi, telecamere e proiettori luminosi sono puntati sull'arena. Attorno alle uscite ci sono dei tizi vestiti di nero, le facce mascherate o coperte da bandane. In mezzo al cerchio, due tipi atletici si affrontano. I torsi e le mani nude, saltellano nei loro pantaloncini. Pierrot mi passa una bandana, la annodo attorno alla faccia e ci mettiamo fuori dalla griglia. È un combattimento clandestino trasmesso sul canale YouTube KOTS, King of the Streets. Un teppista inglese, English Wolf, contro uno street fighter polacco, Shooter. I fan di ogni combattente formano due clan ben distinti.

## Commentaires

Cet extrait met en scène un passage crucial du livre d'une violence inédite dans l'univers de l'extrême droite. On perçoit un décalage entre la voix du narrateur et celle de Pierrot. Cet écart est représenté par l'utilisation du langage vulgaire (« Vuoi che mi fotta tua madre? ») et des imprécations (« zecca comunista del cazzo » ; « Non ti sei cagato addosso »). La violence verbale et physique qui marque l'entrée du narrateur dans l'ultra droite est ancrée dans une scène d'intimidation brutale. Le narrateur nous fait progressivement entrer dans sa peur. Ce qui a guidé mon travail de traduction a été le respect du rythme pressant et brutal de Pierrot (comme dans la phrase « respiro corto, pugni serrati. Le mie unghie si conficcano » où le verbe conficcare souligne la violence de Pierrot comme mode de communication), voilà pourquoi tous mes choix de traduction ont été voués à respecter l'oralité du langage et l'ambivalence qui caractérise le personnage de Pierrot. Ses gestes capturent Zac qui est arraché au monde et emmené dans les toilettes pour endurer son épreuve, juste comme son frère Martin, une épreuve de violence.

En effet, Zac emprunte le même langage que Pierrot pour lui montrer son appartenance à son groupe politique. Il utilise le langage pour se mimétiser. En italien j'ai marqué ce phénomène en traduisant le terme « gaucho » et « gauchiste » avec « zecca comunista » e « sinistroidi », des expressions péjoratives pour indiquer respectivement les communistes et leurs idées. L'expression

« double face » (en italien « doppia faccia ») marque la double identité de Pierrot qui passe de la violence à l'administration. C'est une ambiguïté qui souligne la nature méchante du personnage et du mal dans la quotidienneté. Mais il marque aussi la double face de Zac qui devient nécessaire pour répondre à la double nature de l'ultra droite à laquelle Pierrot appartient. La scène est ainsi caractérisée par des codes viriles (insultes sexuels, virilité toxique), qui construisent l'imaginaire de l'ultra droite et l'appartenance à ce groupe par la force et la violence. Pierrot est un personnage violent et impatient. Lorsqu'il parle du groupe Imperium, il les appelle « p'tits bourges ». J'ai décidé emprunter le mot « fighetti » qui communique aussi bien l'intolérance de Pierrot que l'oralité du texte original. D'autres exemples d'oralité se trouvent au niveau d'expressions telles que « c'hai », « sgamarli », « sta sempre in para », « tieniti forte », « tipi » et « tizi ».

Par ailleurs, j'ai choisi de reformuler entièrement la phrase « Qui dit pas d'voiture, dit pas d'filature » afin d'en restituer l'effet plutôt que la structure. La formulation française repose sur un jeu de symétrie très oral et condensé, difficile à reproduire naturellement en italien sans perdre en clarté. La traduction « Niente macchina, niente scia, così capisci subito se qualcuno ti spia » conserve l'idée de départ, tout en la rendant plus explicite pour le lecteur italien. L'ajout final permet de clarifier le lien logique implicite dans l'original, en privilégiant une compréhension immédiate et fluide, même si cela implique de s'éloigner de la brièveté et de la forme aphoristique du texte de départ. La deuxième phrase, « j'suis pas l'Abbé Pierre », pose un problème de référence culturelle. L'abbé Pierre, figure très connue en France pour son engagement en faveur des plus démunis, ne bénéficie pas de la même reconnaissance auprès du public italien. Pour préserver l'effet immédiat de la réplique — qui repose sur une allusion implicite à une figure religieuse associée à l'aide et à la charité — j'ai choisi de traduire par « non sono mica Padre Pio ». Padre Pio constitue en Italie une référence largement partagée, également liée à l'idée de dévouement et de soutien aux autres. Ce choix permet ainsi de maintenir la portée pragmatique de la phrase, en remplaçant une référence culturelle peu accessible par une figure équivalente dans l'imaginaire italien.

Ce projet a été réalisé avec les étudiants du Master en Langues, Cultures, Communication, Langue française, Communication et discours pour les entreprises culturelles de l'Université de Modène et Reggio d'Émilie et avec les étudiants du Master Langues Étrangères Appliquées (parcours Internationalisation des Organisations et Analyse des Crises et Action Humanitaire) de l'Université Savoie Mont Blanc.

Questo progetto è stato realizzato con gli studenti del Corso di Laurea Magistrale in Lingue, Culture, Comunicazione, Langue française. Communication et discours pour les entreprises culturelles dell'Università di Modena e Reggio Emilia e con gli studenti del Corso di Laurea Magistrale Langue Étrangères Appliquées (percorsi Internationalisation des Organisations e Analyse des Crises et Action Humanitaire) dell'Université Savoie Mont Blanc.

Ce livret a été réalisé par Alice Gallet, Mirvel Hamzabegovic et Ndeye Rama Niang.

Questo libretto è stato realizzato da Alice Gallet, Mirvel Hamzabegovic e Ndeye Rama Niang.



UNIMORE  
UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI  
MODENA E REGGIO EMILIA